



The *Great* Canadian
Catholic Hospital History Project

Documenting the legacy and contribution of the
Congregations of Religious Women in Canada,
their mission in health care, and the founding and operation of Catholic hospitals.



Projet de la *Grande* Histoire
des hôpitaux catholiques au Canada

Retracer l'héritage et la contribution des
congrégations de religieuses au Canada,
leur mission en matière de soins de santé ainsi que la fondation et l'exploitation des hôpitaux catholiques.

**Saint-Boniface, Manitoba
Maison Provinciale des Sœur Grisés
1844-1944**

Source: courtesy of
Service des archivés et des collections
Soeurs de la Charité de Montréal
« les Sœurs Grises »

Copyright: Public Domain

Digitized: November, 2013



1844-1944

Saint-Boniface, Manitoba
Maison Provinciale des Soeurs Grises

1944



**Vénérable Mère d'Youville, Fondatrice des Soeurs de la Charité
(Soeurs Grises, 1701 - 1771)**



**Très honorée Mère E. Gallant
Supérieure Générale actuelle.**

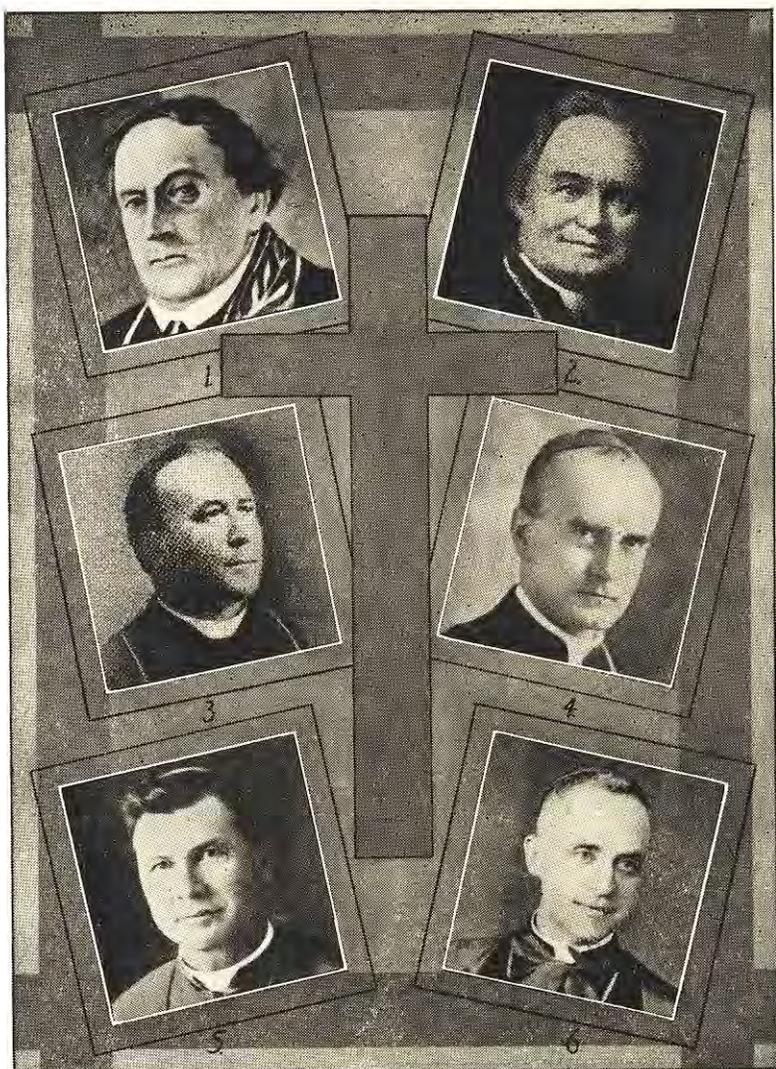


**Révérende Mère A. Trottier
Supérieure Provinciale actuelle**

DEVELOPPEMENT DES OEUVRES DES SOEURS
GRISES AU MANITOBA DEPUIS LEUR
FONDATION A SAINT-BONIFACE
1844 - 1944



Causerie donnée le 27 février, par la Révé-
rende Soeur May Guichon, s.g.m., sous les
auspices de la Société Historique de Saint-
Boniface.



1. Mgr Joseph-Norbert Provencher, 1er évêque, 1787-1853.
2. Mgr Alexandre-Antoin Taché, O.M.I., 1er archevêque, 1823-1894.
3. Mgr L.-P.-Adélar Langevin, O.M.I., 2e archevêque, 1855-1915.
4. Mgr Emile Yelle, p.s.s., 1893—. Arch.-coad., 1933-1941.
5. Mgr Arthur Béliveau, 1870—. 3e archevêque, nommé le 9 déc. 1915.
6. Mgr Georges Cabana, 1894—. Arch.-coad., nommé le 24 mai 1941.

INTRODUCTION

●

Il me fait plaisir, à titre de Président de la Société Historique de Saint-Boniface, de présenter au public la causerie que la Révérende Soeur M. Guichon, des Soeurs Grises, nous a faite à Saint-Boniface au cours de l'hiver.

Les membres de notre Société, et tous ceux qui s'intéressent à notre histoire, se réjouiront du fait que cette bonne religieuse a pu faire imprimer ces pages si intéressantes et si édifiantes. C'est le rêve de toutes les sociétés du genre de pouvoir faire publier leurs causeries et leurs travaux, et pour une fois, le rêve devient réalité: Dieu en soit remercié!

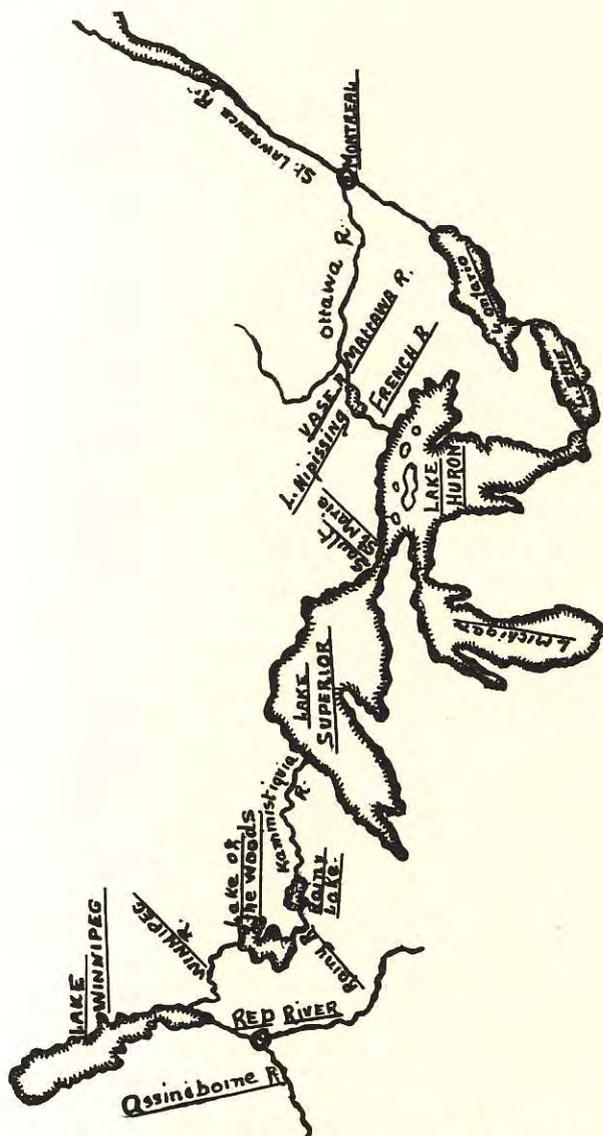
On lira ces pages avec fierté. Il existe peu d'épisodes plus glorieux pour l'Eglise et pour la patrie canadienne que le voyage de ces quatre femmes héroïques avec leurs travaux subséquents dans un pays qui fut longtemps rebelle à la civilisation. Les vingt-cinq années des débuts furent, pour nos Soeurs Grises, des ans de dur labeur et de constante abnégation. On en trouvera le récit dans ces pages qui ne sont qu'un compte-rendu objectif des faits mais qui laissent soupçonner les sentiments intimes de ces saintes femmes.

Il convenait que notre Société Historique, que les autorités religieuses, que nos concitoyens en général s'unissent pour souligner le fait du centenaire de l'arrivée des quatre premières Soeurs Grises à la Rivière Rouge. Les fêtes qui se préparent actuellement seront sans doute discrètes, à cause de la gravité des heures que nous vivons, mais elles diront tout de même toute la reconnaissance et toute la respectueuse admiration des corps publics à l'endroit de la vaillante communauté centenaire. Ce qu'elles ne diront pas aussi clairement mais ce qui est surtout marqué au livre de Vie, c'est le bien obscur que la présence de ces bonnes religieuses a valu aux petits et aux pauvres, aux orphelins et aux déshérités de ce monde; c'est l'action cachée de la Providence qui s'est servie de ces ouvrières dociles pour faire son oeuvre, et c'est pour cela surtout que nos coeurs doivent remercier Dieu en cette année centenaire.

Ces pages que nous présentons au public ne sont pas complètes pour des raisons déjà données. Elles suffiront tout de même pour justifier amplement le tribut sincère de la reconnaissance et de l'affection de tout un peuple. Oui, Dieu daigne bénir la vaillante communauté qui a bien mérité de l'Eglise et du pays.

ANTOINE D'ESCHAMBAULT, Ptre.

Président de la Société Historique de Saint-Boniface.



De Montréal à Saint-Boniface par les lacs et les rivières, plus de 1600 milles. Route suivie par les quatre premières Soeurs Grises de la Rivière-Rouge, en 1844

Maison Provinciale des Soeurs Grises

RESUMER les travaux d'un siècle dans une heure me donne l'effet d'une promenade dans un tourbillon. Qu'en résultera-t-il? Le vertige peut-être. Quoiqu'il en soit, le désir de réaliser les intentions de Monsieur le Président de la Société Historique, l'honneur de saluer un auditoire d'élite et le bonheur de servir ma Communauté m'amènent à vous parler du DEVELOPPEMENT DE NOS OEUVRES AU MANITOBA. L'occasion est opportune puisque nous sommes dans l'année jubilaire. Il y aura, en effet, cent ans le 21 juin prochain, que les Soeurs M.-Louise Valade, Eulalie Lagrave, Saint-Joseph (Gertrude Coutlée) et Edwidge Lafrance abordaient au rivage de la mission catholique de la Rivière-Rouge.

La solitude d'alors écartait toute comparaison entre cette mission et l'idée d'un village, fût-il le plus modeste, du pays qu'elles avaient quitté.

En 1844, Saint-Boniface, on le sait, est le centre catholique de la colonie fondée par Lord Selkirk quelques années auparavant. Le plus beau décor ajouté à la riche nature est la cathédrale de Monseigneur Norbert Provencher, qui apparaît gracieuse et dominante à la fois; l'évêché lui est contigu. D'humbles croix, quelques épitaphes: c'est le cimetière, disent les chroniques du temps. Au-delà, à droite, émergent quelques maisons distantes, puis là-bas, les habitations des colons dominent les bords de la Rivière-Rouge et de l'Assiniboine.

Est-ce tout Saint-Boniface? Non. En arrière de la cathédrale, un chemin bien tracé dans le bois touffu conduit à la rivière "Seine". Sur ses rives sont dispersées quelques maisonnettes où des familles aussi braves et bonnes que les autres s'efforcent de revivre les moeurs et les coutumes du Bas-Canada. Voilà, en résumé, la terre promise vers laquelle les fondatrices se sont résolument mises en marche. Le lieu est atteint; reste le but à poursuivre.

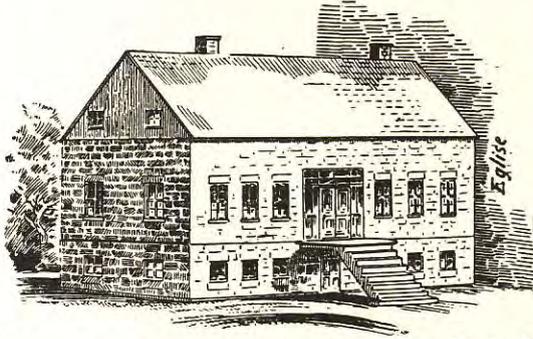
Monseigneur Provencher a demandé des religieuses pour instruire les petites filles de la Rivière-Rouge, mais ces religieuses il les désire aptes à tout, car il veut en faire ses auxiliaires dans les oeuvres que nécessite sa jeune colonie. Dans sa requête à Mère Trottier de Beaubien, Monseigneur avait spécifié qu'outre "l'éducation religieuse et les autres branches qui tendent à former, par la suite, de bonnes mères de famille", il voulait des religieuses capables "d'encourager l'industrie, d'enseigner la tenue du ménage, la fabrication d'étoffe, de toile", etc., etc.; et le bon évêque terminait en disant qu'il désirait beaucoup qu'une des trois parlât l'anglais, qu'une fût musicienne; enfin, qu'une pût enseigner le chant. Tant d'aptitudes pour trois Soeurs... il en fallut quatre.

Tous les genres de travaux sont donc, pour ainsi dire, de la première heure. Prenant modestement leur essor, les uns se développeront rapidement, tandis que les autres, après avoir germé et grandi sous les influences énergiques que l'on sait, seront transmises à d'autres congrégations qui les conduiront à un succès lequel fait l'admiration du peuple et procure la gloire de Dieu.

A leur arrivée à la Rivière-Rouge les Soeurs, hébergées à l'évêché, furent l'objet des soins et des attentions toutes paternelles du bon Monseigneur Provencher. A gauche de sa résidence, une maison de pierre construite en 1829 et abandonnée quelques années plus tard, leur fut temporairement destinée. C'était une ruine, mais le pauvre

évêque l'avait fait restaurer de son mieux; les religieuses l'acceptèrent volontiers et s'y installèrent le 2 juillet, heureuses d'être chez elles.

L'école élémentaire pour les filles dont Soeur Edwidge Lafrance prit la direction; la visite des pauvres et des ma-



La résidence de Monseigneur Provencher, où les Soeurs Grises furent hébergées et firent la classe de 1844 à 1851

lades à domicile et l'enseignement du catéchisme en dehors de Saint-Boniface, confiés à Soeur Eulalie Lagrave, prirent naissance dans la maison de pierre. De plus, Soeur Lagrave était la directrice de chant. Elle trouva moyen d'enseigner le plain-chant et les cantiques aux jeunes gens qui avaient des aptitudes et de la voix, et elle n'épargna aucune peine pour former un chœur qui pût remplacer les Soeurs; car peu après leur arrivée elles avaient accepté de se faire les chantres de la cathédrale, pendant que l'un ou l'autre chantre, par exemple M. Narcisse Marion, continuait ses bons offices. Les Soeurs Grises gardèrent la maîtrise du chant à la cathédrale jusqu'à l'arrivée du Révérend Père Le Floch, O.M.I., en 1857.

Pour le moment, Monseigneur Norbert Provencher n'avait plus qu'un désir: celui de confier l'école des garçons aux Soeurs Grises, jusqu'à ce qu'il réussît à se pro-

curer des Frères. Mère M.-Louise Valade y consentit et la classe installée au rez-de-chaussée de l'évêché fut la part d'héritage de Soeur Saint-Joseph.

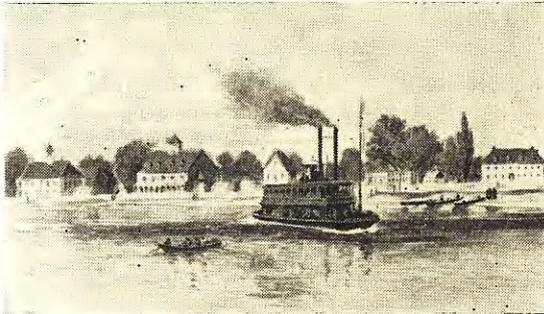
La bise du premier automne annonça un hiver rigoureux. Les Soeurs souffrirent tellement du froid que Monseigneur crut devoir les ramener à son foyer, mais elles s'y refusèrent. Alors le bon évêque conçut un motif urgent d'évacuer le logis: il faut le faire démolir pour en préparer les pierres, devant servir de fondation au couvent que l'on construira au printemps. Les Soeurs s'inclinent, et le 28 janvier, après un séjour de sept mois dans la maison de pierre, elles se retrouvaient chez Monseigneur, dans les appartements voisins de la classe que les petites filles occupaient depuis que les froids d'octobre leur avaient donné l'onglée.

Le printemps 1845 est plein d'espoir. Les pierres sont rendues à l'endroit choisi, et l'entrepreneur, payé à l'avance par Monseigneur Provencher, s'est engagé à préparer le bois pendant l'hiver. Déception! Les 50 louis ont été dépensés pour une entreprise étrangère, et dans l'impossibilité où l'on est de faire un second déboursé, il faut remettre la construction à l'année suivante. Le saint évêque perdit moins contenance que les Soeurs; il leur dit "qu'il ne fallait pas se décourager pour si peu..." et au mois de mars suivant il envoya des hommes à la coupe du bois. En juin de l'année 1846 les constructeurs se mettaient résolument à l'oeuvre. La maison mesurera cent pieds de longueur et cinquante de largeur, la plus grande du pays. Ses proportions sont étonnantes et même considérées extravagantes par quelques-uns.

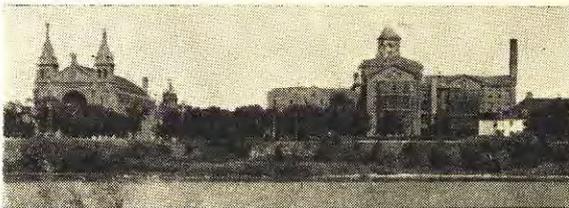
Après trois semaines d'un travail prometteur, une épidémie vint interrompre indéfiniment les travaux. Une autre année s'écoula avant que l'on pût achever quatre pièces au premier étage de la partie sud. On se hâta de les occuper. Le 31 décembre, 1847, après maints témoi-



Vue de Winnipeg et de Saint-Boniface en 1846



Saint-Boniface en 1873



Hospice Taché et la Cathédrale de St-Boniface

gnages de reconnaissance envers son vénéré bienfaiteur, la petite colonie quittait le toit hospitalier où s'étaient inaugurés, outre l'école des garçons, le pensionnat et le noviciat.

LE PENSIONNAT.—A peine les Soeurs étaient-elles retournées à l'évêché, en janvier 1845, que les pensionnaires leur étaient présentées avec prière de les recevoir; elles durent tenter l'impossible pour en accepter quatre.

LE NOVICIAT.—Au début on ne songeait guère à l'établissement d'une vicairie, comme l'on disait alors; cependant la création d'un noviciat faisait l'objet des vœux de l'évêque et des autorités de Montréal. Conséquemment, on ouvrit un noviciat à la première manifestation de vocation religieuse; c'était le 5 avril 1845, et il avait son berceau à l'évêché. Oh! il était bien modeste, le noviciat: au rez-de-chaussée un appartement servait tout à la fois d'ouvrier, de dortoir et de salle des exercices. Mlle Marguerite Connolly fit l'apprentissage des vertus religieuses sous la direction de son tuteur, Monseigneur Provencher. Fille d'un bourgeois de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, elle avait été confiée à l'évêque de la Rivière-Rouge qui en remit l'éducation à Mère Valade. Un mélange de sang canadien-français, irlandais et cris coulait dans les veines de Marguerite qui, par une ancêtre paternelle, était l'arrière-nièce de notre fondatrice, Mère d'Youville. Monseigneur Provencher eut la consolation de recevoir ses vœux de religion, ainsi que ceux de nos Soeurs Marie Whitman et Cécile Cusson, qui puisèrent sous le toit de leur Pasteur l'amour de la pauvreté et l'humilité qui caractérisa toute leur vie religieuse. Le Révérend Père Aubert, O.M.I., arrivé en 1845, fut ensuite nommé directeur du noviciat; il conquit l'estime et la reconnaissance des novices qu'il dirigea. Le petit noyau de 1845 s'est développé lentement mais sûrement; 347 religieuses pro-

fesses du noviciat de Saint-Boniface témoignent de sa vitalité.

Le premier local, étroit et dépourvu de commodités, ne répondait pas aux besoins; un noviciat contigu à la Maison Provinciale fut construit en 1937. Il favorise davantage la solitude et la piété essentielles à la formation



Noviciat construit en 1937



Novices et postulantes

religieuse des novices. Dans cette atmosphère calme et sereine, les futures missionnaires préparent aussi la carrière à laquelle elles aspirent.

Après quatre ans d'existence la communauté de Saint-Boniface se composait de huit religieuses professes, une novice, deux pensionnaires et une femme âgée; cette année-là, cent trente élèves étaient enregistrés dans les classes.

Il devait s'écouler encore deux ans avant de voir le couvent terminé. Enfin, en 1851, les deux classes de l'évêché furent transférées et le petit monde—comme le grand d'ailleurs—trouva bon de pouvoir étendre un peu ses ailes.

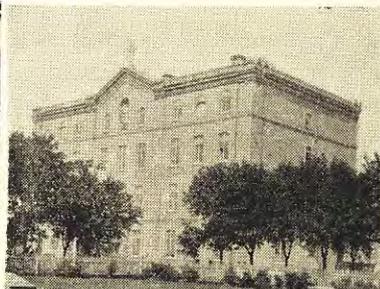
Les épreuves ne manquaient pas à la jeune colonie: épidémie de rougeole, fléau de sauterelles, inondations, etc., mais la plus grande fut la perte du fondateur Monseigneur Provencher, et les Soeurs Grises plus que tout autre, peut-être, en furent affectées. Cependant le bon Dieu ne les abandonna pas. Il mit dans le coeur du successeur de Monseigneur Provencher une bonté qui n'eut d'égal que son dévouement. Comme son prédécesseur, Monseigneur Alexandre Taché fut souvent la providence du couvent; comme son prédécesseur aussi il en fut le père. Comme lui toujours il étendit son zèle à tout son peuple et il accorda une attention toute spéciale à ses hommes de demain. Un de ses premiers devoirs de pasteur fut de continuer les négociations à l'effet de doter l'école des garçons d'instituteurs religieux. En 1854, arrivèrent trois Frères de la Doctrine Chrétienne. Nos Soeurs leur remirent la classe des garçons et continuèrent l'année scolaire avec une moyenne de cinquante-neuf filles externes et quatorze pensionnaires.

Saint-Boniface progressait lentement et les misères augmentaient rapidement sous l'influence de la pauvreté qui régnait à la Rivière-Rouge. Par une froide journée de février 1858, Monseigneur Taché alla à la recherche de

quatre petites filles sans parents, sans soutien, qu'il vint confier à Mère Valade; dans l'espace de quelques mois douze recrues s'ajoutèrent aux premières: l'orphelinat était fondé, et le nombre du personnel élevé à soixante-dix. Il fallut songer à agrandir la petite chapelle construite l'année précédente; on y ajouta une chapelle latérale surmontée d'une infirmerie.



Premier Pensionnat, et Maison Vicariale



Pensionnat construit en 1883



Délima Beaupré, demoiselle donnée, entrée au service des Soeurs Grises en 1883. Elle mourut à l'Hospice Taché, le 19 juin 1941, dans sa 86ième année.

1884—Mlle B. de Lorimier, recevant la médaille de cours anglais, offerte par le Marquis de Lansdowne, Gouverneur Général du Canada.

En 1860, il y avait un personnel de 133 à la Maison Vicariale: 27 religieuses, 9 vieillards, 1 femme infirme, 1 dame pensionnaire, 20 élèves pensionnaires, 43 externes, 13 orphelines, 12 orphelins, 7 demoiselles données, c'est-à-dire des demoiselles qui, sans être religieuses, désiraient vivre près du bon Dieu et se dévouer aux oeuvres missionnaires.

Religieuses, pensionnaires, orphelines et vieillards, tous habitaient sous le même toit, et les classes s'y continuaient aussi. On était de nouveau bien à la gêne et Monseigneur Taché trouvait urgente la construction d'un pensionnat, mais les ressources manquaient tout à fait. Malgré les dépenses excessives occasionnées par les fléaux, le bon évêque fit commencer, en 1868, les travaux d'une maison en planche mesurant 60 pieds par 25, à deux étages, que l'on érigea à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la statue du Sacré-Coeur, en face de la porte d'entrée de l'Hospice Taché. Plus tard, une cuisine de 25 pieds par 20 y fut ajoutée. La maison fut prête pour l'ouverture des classes l'année suivante.

En témoignage de reconnaissance envers leur généreux pasteur, les Soeurs Grises acceptèrent d'ouvrir **temporairement** une école pour les enfants de Winnipeg. 19 garçons et 15 filles fréquentèrent bientôt cette école, laquelle restaurée, est devenue l'hôtel Frontenac. Après cinq ans d'enseignement dans cette localité, l'école fut confiée aux Révérendes Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, en 1874.

Durant ce temps le petit pensionnat faisait sa renommée. Des élèves de toutes les directions, voire même des Etats-Unis, étaient enregistrées; si bien qu'après treize ans de service, incapable de loger convenablement les 60 et quelques pensionnaires qui se présentèrent, la maison dut s'éclipser devant une construction nouvelle. Cet édifice en brique, imposant avec ses quatre étages, avait eu Mon-

seigneur Taché pour architecte et directeur des travaux, lesquels commencés en 1881, furent terminés en 1883.

Durant les années qui suivirent, le nombre des élèves pensionnaires atteignit souvent presque la centaine. L'institution était à son apogée, et Monsieur le Sénateur Bernier, alors surintendant des écoles catholiques, déclarait que les meilleures institutrices laïques de la province étaient celles que les maîtresses du pensionnat avaient formées. La mémoire de Monsieur le Sénateur Bernier reste vivace chez les Soeurs Grises qui apprécient ce témoignage rendu à leurs devancières.

L'École Normale ouverte par le gouvernement—toujours par l'entremise de Monseigneur Taché—pour les jeunes filles catholiques, fut confiée à nos Soeurs, et le pensionnat reçut le titre "d'Académie Taché". Du pensionnat devenu Académie, Dom Benoît écrira plus tard: "Pendant plus de quinze ans il fut le principal établissement d'éducation pour les jeunes filles, spécialement pour celles de langue française." Ajoutons cependant que l'anglais était aussi soigneusement enseigné. Dès 1845, Soeur Marie Whitman s'y dévoua, puis Soeur Margaret Dunn, dite Marie Xavier, la seconda, puis Soeur Mary O'Brien. Enfin les anciennes de Saint-Boniface se souviennent encore de Soeur Mary Duffin, qui ne tolérait pas d'infériorité dans son cours d'anglais.

En 1890, quand la question des écoles fut soulevée, le gouvernement retira l'octroi et l'École Normale cessa. Le pensionnat subsista néanmoins jusqu'en 1896, puis les supérieures se prononcèrent en faveur d'un externat; il y avait plus de 200 élèves. L'année suivante, la Très Honorée Mère Deschamps, supérieure générale de l'Institut, sonna le dernier glas de l'école. Après 53 ans d'enseignement, l'oeuvre passait aux Révérendes Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

A cette époque, après un intervalle de 32 ans, nous

retrouvons les Soeurs Grises enseignant aux petits garçons de Saint-Boniface. Voici, en quelques mots, ce qui était arrivé: Les Frères de la Doctrine Chrétienne s'étaient retirés en 1860, laissant le collège aux Révérends Pères Oblats, qui en gardèrent la direction jusqu'en 1877. Alors Monseigneur Taché confia l'oeuvre à des membres du clergé séculier; mais la difficulté de recruter des professeurs le détermina à demander aux Révérends Pères de la Compagnie de Jésus d'en prendre possession. Ils arrivèrent en 1885. Le petit collège, remplacé en 1878 par un édifice plus spacieux, plus digne des développements du pays, avait appris l'ABC aux commençants comme la philosophie aux finissants jusqu'en 1884. Cette année-là on sépara l'école primaire que l'on établit au Bloc Jean, aujourd'hui l'hôtel Saint-Georges, rue Dumoulin. Deux ans plus tard, Monseigneur Taché fit transférer l'école primaire dans l'ancien collège, qu'il nomma Académie Provencher, et pour répondre à la demande des autorités de la Municipalité de Saint-Boniface, il chargea les Soeurs Grises d'enseigner les premiers éléments aux 150 petits garçons qui se présentèrent cette année-là. Les institutrices remplirent leur tâche jusqu'en 1899, où elles cédèrent le poste aux Frères de la Société de Marie.

L'Académie Taché, fermée au mois de juin 1897, ne resta pas longtemps déserte. Au mois de septembre suivant, sous le nom d'Hospice Taché, elle rouvrait ses portes à une soixantaine d'orphelins qui, depuis l'année 1883, avaient occupé le premier pensionnat, transporté à cet effet à l'est de la Maison Provinciale. On y aménagea, en outre, une salle pour les vieilles femmes infirmes. Des appartements furent aussi réservés à la Crèche, ouverte en 1896 à la demande de Monseigneur L.-P.-A. Langevin; 24 berceaux furent occupés jusqu'à ce que les Révérendes Soeurs de la Miséricorde fussent en mesure de se charger de l'oeuvre, en 1904. Enfin un jardin de l'enfance, où les

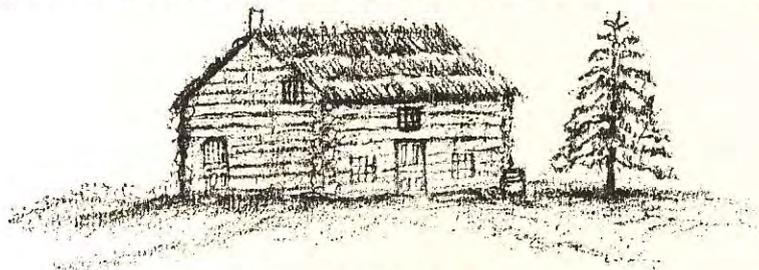
jeunes garçons reçurent une éducation chrétienne, y fut commencé en 1898 et discontinué en 1907. Les orphelines occupèrent cependant la plus grande partie de la maison jusqu'en 1935, alors qu'elles durent céder l'espace aux vieillards et aux incurables. Plus de 7,000 enfants, étaient passés à l'orphelinat depuis sa fondation, en 1858.

SAINT-NORBERT

NOS chroniques renferment une page intéressante sur le commencement de notre apostolat à Saint-Norbert. On y lit que dans l'automne de 1844, Monseigneur Norbert Provencher confiait aux religieuses réunies, son regret d'avoir trop peu de missionnaires pour étendre le règne de Dieu dans la vaste région du Nord-Ouest. "Il y a, à neuf milles d'ici", ajouta-t-il, "un grand nombre d'enfants et de jeunes gens qui grandissent dans l'ignorance des vérités nécessaires au salut, parce qu'il n'y a personne pour les leur enseigner." L'histoire ajoute que Mère Valade crut devoir offrir une de ses soeurs au zélé pasteur, pour aller catéchiser ces pauvres gens. Monseigneur Provencher accepta l'offre avec bonheur, et Soeur Eulalie Lagrave fut également heureuse de s'entendre proposée pour cette mission. Au mois de décembre de cette même année, elle se rendait au lieu assigné, aujourd'hui Saint-Norbert, et en dépit de l'inclémence de la température et de la saison, deux fois la semaine—le lundi et le jeudi—conduisant elle-même son coursier, elle se rendait gaiement à sa classe de catéchisme.

Les consolations la dédommagèrent amplement de ses sacrifices et de ses fatigues. Elle a compté jusqu'à 80 personnes, hommes, femmes et enfants dans son auditoire. Quand, le printemps suivant, arriva le temps des Pâques, la majorité de ses grands élèves étaient en mesure de satisfaire au précepte de l'Eglise.

Monseigneur Provencher, tout heureux de ce succès, se plaisait à appeler Soeur E. Lagrave son "bon vicaire". Pendant trois hivers consécutifs, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée du Révérend Père Jean-Marie Lestang, O.M.I., comme desservant, la missionnaire fit le catéchisme. Les gens de la rivière Sale gardèrent mémoire des catéchismes. En outre, les Canadiens voulurent que leurs enfants apprirent les cantiques qui, au cours de leurs leçons avaient réveillé les souvenirs du Canada, et mouillé leurs paupières. Le successeur de Monseigneur Provencher qui les en louait, fit de si habiles démarches que, le 29 décembre 1858, il arrivait à Saint-Norbert avec nos Soeurs Flavie Laurent et Hedwige Dandurand, heureux, disait-il, "d'offrir à ses ouailles, les étrennes que son coeur leur destinait". L'arrivée de Monseigneur Taché avec les Soeurs



Premier Couvent de Saint-Norbert, 1858

Grises, escortés des principaux habitants qui étaient venus les rencontrer à Saint-Boniface, le reste de la population qui les reçut aux portes de l'église par des salves et des hurrahs, l'installation dans leur demeure plus que modeste, tout cela, c'était la fondation du couvent des Soeurs Grises à Saint-Norbert.

Le petit couvent où se logèrent les Soeurs et où elles commencèrent la classe pour 50 enfants, dès les premiers jours, était une maisonnette couverte en paille et en terre; on dit qu'elle "ne payait pas de mine" et que sa pauvreté



Classe d'art culinaire

abritait tant bien que mal, les maîtresses et leurs élèves. Pendant plusieurs années leurs économies ne suffirent pas à leurs besoins; une charitable famille, la famille Tourond, se fit souvent leur providence et les religieuses lui ont gardé un souvenir reconnaissant.

Une construction plus habitable qui leur permit de recevoir des pensionnaires leur fut faite par Monseigneur Noël Ritchot en 1878, et des additions successives firent le couvent tel que nous le voyons aujourd'hui.



Pensionnat actuel, Saint-Norbert.

Le nombre des élèves et l'enseignement français et anglais, ajoutés aux rapports favorables des inspecteurs des écoles publiques ont élevé le couvent de Saint-Norbert au rang d'Institut Collégial.

COUVENT DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER

LE couvent de Saint-François-Xavier est le doyen des couvents des Soeurs Grises en dehors de Saint-Boniface; il remonte à 1850. Cependant, il n'eut pas, comme le pensionnat de Saint-Norbert, l'occasion de préparer les voies par l'enseignement de la religion.

Monseigneur Provencher, aussi désireux d'étendre l'oeuvre de l'éducation que M. l'abbé Lafèche, curé de la Prairie du cheval blanc, qui demandait des religieuses, Monseigneur Provencher, dis-je, pria Mère Valade d'y ouvrir une école sous la direction de ses Soeurs. Soeur Eulalie Lagrave fit trêve à ses visites à domicile pour aller fonder la mission avec Soeur Edwidge Lafrance, alléguant plaisamment que "plus aguerrie que les jeunes aux fati-



Religieuses et élèves de Saint-François-Xavier qui, lors de la Convention des institutrices exécutèrent un chant à Mère d'Youville, en préparation au Centenaire

gues et aux privations, celles-ci lui revenaient de droit”.

Monsieur le Curé Lafèche logea les fondatrices dans l'ancien presbytère bâti par Monsieur l'abbé M. Poiré, ex-curé de la paroisse, et les classes se peuplèrent d'une soixantaine d'enfants ne parlant pour la plupart que le sioux et le cris, et qui demandaient à voir “les femmes de la prière” comme ils nommaient les Soeurs, et apprendre à chanter et à lire en français.

Quoique l'école de Saint-François-Xavier ne se soit pas développée aussi rapidement que les autres, le progrès s'annonce cependant. Quatre institutrices se dévouent dans



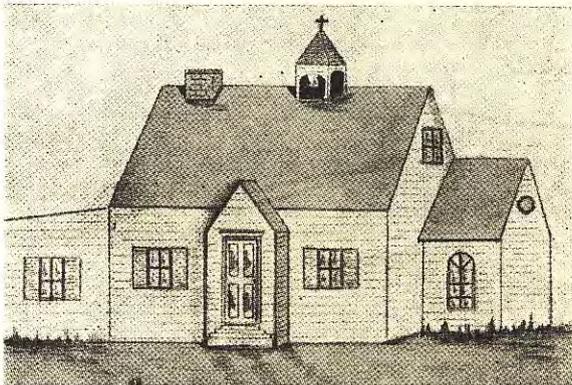
Premiers communians du Couvent de Saint-François-Xavier

l'enseignement des grades I à XII inclusivement à 78 élèves des deux sexes, tant externes que pensionnaires. Depuis quelques années surtout, le succès qui répond à leurs efforts est très consolant.

ECOLE DE SAINT-VITAL

QUAND les habitants de Saint-Vital apprirent que les Soeurs Grises avaient ouvert une école à Saint-Norbert, ils réclamèrent le même avantage et insistèrent tellement auprès de Monseigneur Taché que le bon évêque décida d'y établir une école. Après entente avec la Mère Valade, les Soeurs Marguerite Connolly et Christine L'Espérance ouvrirent la mission. Pendant vingt-quatre ans d'enseignement, la tâche se continua et le bien s'opéra; cependant, diverses circonstances, entr'autres le manque de ressources, amenèrent la suppression de cette maison en 1886.

Dans la suite, Monseigneur L.-P.-A. Langevin, O.M.I., qui avait succédé à Monseigneur Taché, déplorant le mal



Ecole-chapelle de Saint-Vital

causé par les écoles neutres, demanda aux Supérieures d'ouvrir une école en face de l'ancien Saint-Vital, sur la rive opposée—aujourd'hui Fort Garry—et de 1897 à 1917, deux religieuses de la Maison Provinciale s'y rendirent tous les dimanches soirs pour ne revenir que le vendredi

soir. Finalement, les difficultés des voyages, le manque de logis convenable, bref, les conditions ne répondant pas aux demandes des autorités, les religieuses furent retirées et remplacées par des laïques.

PENSIONNAT DE SAINTE-ANNE-DES-CHENES

CE fut en 1883, dix ans après les premières démarches de M. l'abbé Raymond Giroux, curé de la paroisse, que les Soeurs Grises firent leur entrée dans la petite église de Sainte-Anne-des-Chênes. Le bon curé entouré de ses paroissiens, attendait les religieuses pour donner la bénédiction du Très Saint-Sacrement et leur souhaiter la bienvenue. Monseigneur Taché, qui avait tant travaillé à procurer une communauté à la paroisse, vint peu après, dire son bonheur aux Soeurs et féliciter les bonnes gens.



Couvent de Sainte Anne-des-Chênes

Soeur Adeline Audet-Lapointe, supérieure, assistée des Soeurs Mary O'Brien et Marie-Louise Lagarde, croyait

pouvoir répondre aux besoins de la paroisse, mais le nombre d'enfants était si considérable que Soeur Brouillet vint s'ajouter à la communauté quelques jours plus tard.

Les progrès de cette maison furent rapides. Dans l'espace de 25 ans, deux additions furent ajoutées au premier couvent. Le chiffre des enfants externes—garçons et filles—et des pensionnaires dépassait 200, et, détail plus apostolique, 3 élèves avaient embrassé la religion catholique, 1 vieillard avait abjuré le protestantisme, 2 enfants



Groupe d'élèves du Cours Supérieur

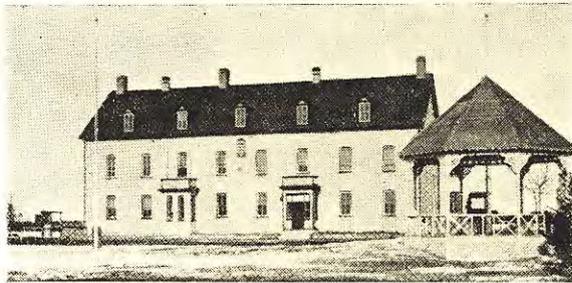
de la paroisse, le Révérend Père J. Magnan, O.M.I., et M. l'abbé L. de G. Bélanger, avaient reçu l'onction sacerdotale, et 34 élèves avaient embrassé la vie religieuse. Les vocations sacerdotales se sont multipliées depuis, dans la pieuse paroisse de Sainte-Anne.

Avec les années les classes ont fait des progrès marquants et aujourd'hui, le couvent est reconnu "Ecole Supérieure" par le bureau de l'Instruction publique.

ECOLE INDUSTRIELLE

DEPUIS que la loi avait été établie, concernant les Indiens, ils étaient réunis en campements. Il y en avait trois dans la ville épiscopale, en 1889; le premier à l'endroit où se trouve actuellement le parc Whittier, le second à la rivière "Seine" et le troisième, en avant de la cathédrale s'étendait jusqu'à l'hôpital.

Les enfants des bois étaient chers au cœur du bon archevêque, Monseigneur Taché, et il fit de nombreuses démarches auprès du gouvernement d'Ottawa pour obtenir les fonds nécessaires au maintien de l'école dont il voulait



Ecole Industrielle pour les sauvages à Saint-Boniface

les favoriser. Il réussit. Cependant faute de local, les petites filles seules furent reçues et mêlées aux orphelines, sauf pour les classes qui leur étaient faites dans une pièce

attenante à l'infirmerie de la Maison Provinciale et qui en forme aujourd'hui les deux dernières chambres du côté nord.

Au premier juillet 1889, elles étaient 35. Il fallut leur aménager un local à part; notre petite Maison blanche s'y prêta de nouveau et l'oeuvre eut alors son nom propre: l'Ecole Industrielle.

Le 2 janvier 1891, les garçons avaient aussi l'avantage d'une école construite expressément pour eux dans un endroit peu éloigné et cependant assez isolé alors, mais aujourd'hui bien fréquenté par ceux qui font affaire avec l' "International Paint & Varnishes", rue Des Meurons. Nos Soeurs M.-Louise Lassiseraye et Joséphine D'Eschambault furent les premières missionnaires des garçons indiens de Saint-Boniface. Dès le premier soir le Révérend Père Allard, O.M.I., leur en amena 16. M. l'Abbé Lavigne prit la direction de l'école qu'il céda, peu après, au Révérend Père Dorais, O.M.I.

Les petites filles demeurèrent au couvent jusqu'en 1897, puis les deux Ecoles Industrielles furent réunies pour n'en former qu'une.

La civilisation éloigna les campememnts des Indiens. Le nombre des enfants qui fréquentaient l'école, devenu insuffisant, on dut les envoyer à la mission de Fort Alexandre. L'Ecole Industrielle, fermée en 1905, devint peu après, le premier Juniorat de la Sainte-Famille à Saint-Boniface.

ECOLE SAINT-JEAN-BAPTISTE

DOIS-JE le mentionner? Les Soeurs Grises ont fait deux ans d'enseignement dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, de 1893 à 1895. Ce furent deux belles années, paraît-il. Le personnel de notre communauté ne pouvant suffire, nos Soeurs furent remplacées par les Révérendes Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

L'ORPHELINAT SAINT-JOSEPH, WINNIPEG

FONDE en 1900 pour les garçons de cinq à 12 ans, l'Orphelinat Saint-Joseph eut pour berceau l'ancien presbytère Sainte-Marie, et pour premier supérieur, le Révérend Père Guillet, O.M.I. et pour fondatrices les soeurs Mary Duffin et Marie Clément. La maison abrita d'abord six orphelins. D'autres se présentèrent bientôt, et l'oeuvre prit de telles proportions qu'en 1906, un terrain fut acquis sur la rue du Portage et une bâtisse, pouvant recevoir 74 orphelins, fut élevée. Trois ans plus tard, on y ajouta une aile permettant d'élever à 150, le nombre des orphelins. En 1938, Son Excellence Monseigneur A. Sinnott demandait à nos supérieures d'ouvrir un hôpital à Sainte-Rose-du-Lac. Les sujets faisant défaut, la proposition de céder l'Orphelinat de Winnipeg à une autre congrégation et d'appliquer l'équivalent de son personnel à Sainte Rose fut acceptée. Les Soeurs Grises furent remplacées par les religieuses de la Providence de Kingston.

COUVENT DE LA BROQUERIE

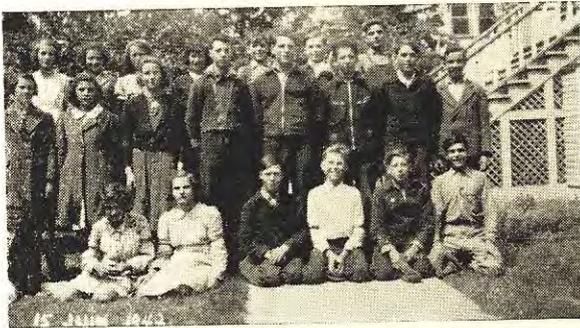
EN 1900, M. l'Abbé Roch Alexandre Giroux, curé de La Broquerie, désireux de confier les enfants de sa paroisse à des religieuses, venait frapper à la porte de notre maison. L'année suivante, en la fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge, Mère G. Despins, supérieure provinciale, y conduisit nos Soeurs Joséphine Dupuis, Joséphine Maurice et Saint-Joachim. Monsieur le Curé avait réuni ses paroissiens pour les recevoir et les escorter à l'église: c'est toujours au bon Dieu que l'on va, tout d'abord, confier les oeuvres que l'on entreprend pour sa gloire.

S'installer dans le haut de l'école fut l'affaire de treize jours; en attendant, le presbytère offrit aux institutrices une bienveillante hospitalité, et les habitants du petit village fu-

rent, on ne peut plus empressés à les secourir. Les noms de ces amis de la première heure, inscrits dans les archives de la mission perpétuent leur souvenir.

Les classes s'ouvrirent avec 50 élèves. Le mois suivant en amena 68. Le chiffre s'éleva graduellement. En 1920, il avait atteint 113; en 1923, 149 et en 1940, 172. Le bureau d'instruction, satisfait du travail des institutrices et des élèves, éleva l'école au rang des écoles Intermédiaires.

L'école de La Broquerie, tout comme nos pensionnats, a ses organisations d'action catholique, son service de bibliothèque, et prend part aux oeuvres paroissiales. Les religieuses, outre la classe, enseignent la musique et le chant grégorien, elles entretiennent la sacristie de l'église, visitent



Groupe d'élèves de La Broquerie, classe de 1942

et soignent les malades. La statistique de 1940 donne en moyenne: 78 consultations, 187 pansements, 7 familles assistées, 238 visites à domicile, 89 remèdes servis, 6 veilles, 130 repas gratuits). Soit dit en passant, tous nos couvents ont les mêmes occupations, sauf le soin des malades dans les paroisses où il y a un médecin résidant).

Le couvent de La Broquerie est l'émule de celui de Sainte-Anne pour les vocations religieuses. Deux de ses anciens élèves sont prêtres, et 12 sont religieuses.



Couvent de La Broquerie

Depuis 1919, les religieuses occupent un petit couvent distinct de l'école. Petit, je dis bien, car lors de la bénédiction, l'exiguïté des appartements ne permit à aucun assistant de suivre le prêtre bénissant.

LES OEUVRES DE L'HOSPICE TACHE

JUSQU'ICI, rien n'a été dit de l'assistance des vieillards, du service social et du soin des malades dans les hôpitaux. Pourtant aujourd'hui, ce sont nos oeuvres maîtresses à Saint Boniface, pour ne pas dire les seules. Et c'est précisément parce qu'elles ont subsisté et qu'elles croissent en importance que nous leur avons réservé une page à part.

Au début, ces oeuvres étaient identiques; peu à peu cependant, le soin des malades se distingua de celui des vieillards, chacun gardant néanmoins, ses relations avec le service social. Quand, à l'automne de 1844, Soeur E. Lagrave déposa ses béquilles, la visite des pauvres et des malades lui fut assignée. Ses clients n'étaient pas tous des jeunesses, pas tous des gens pourvus de gîte et de pain; ainsi une bonne vieille femme, logée à proximité de l'évêché et

vivant aux dépens de la bourse de Monseigneur Provencher fut confiée à la communauté, et le 31 décembre, 1847, quand s'effectua le déménagement, "grand'mère Dubois" comme elle aimait s'entendre nommer, fut la première installée dans le Couvent où elle termina ses jours. Moins de deux ans après, arrivèrent Monsieur et Madame Jean-Baptiste St-Cyr, respectables "sexa" et septuagénaires qui demandaient à mourir chez les Soeurs Grises. Et ainsi, tantôt un pauvre, tantôt un malade ou un infirme était reçu et soigné jusqu'à "guérison ou trépas" et en 1876 six femmes âgées et infirmes, dont deux déséquilibrées vivaient paisiblement à l'orphelinat; les hommes eux, trouvaient un abri à l'hôpital. En moins de 18 ans, l'on avait hospitalisé 22 personnes. Ce chiffre fait sourire aujourd'hui, mais comparé à la population de la Rivière Rouge en 1875, il est éloquent.

Pendant quelques années, nos registres sont plutôt vagues au sujet du local des personnes âgées. Selon toute probabilité, c'est en 1877 que la première maison fut ouverte expressément pour les femmes. C'était moins une résidence qu'une dépendance adossée au lavoir qui était confortable cependant, et les bonnes vieilles s'y trouvaient d'abord tout-à-fait à l'aise. Mais l'espace ne suffisait plus en 1897; elles étaient 12, et nous l'avons vu, quand les orphelines passèrent au pensionnat, une salle leur fut réservée.

L'orphelinat évacué, et surnommé "la maison jaune" fut aménagé pour les vieillards; 5 y furent transférés de l'hôpital en 1904 mais le nombre s'accrut rapidement de sorte que bientôt les 20 lits ne répondaient plus aux demandes. Le développement de la Communauté nécessitait aussi un logement plus spacieux et en 1911 les religieuses se transportèrent dans une nouvelle construction attenante à l'Hospice Taché, puis le Couvent primitif—ou Maison Vicariale comme on l'appelait depuis 1902—fut entièrement affecté aux vieillards des deux sexes.

Les déménagements sont enfin finis! Respirons à l'aise, me direz-vous. Pardon. En 1923, le nombre des pauvres dépassant celui des religieuses, celles-ci sacrifient leur spacieuse demeure en faveur des déshérités et des malheureux, les y installent et retournent au berceau de la fondation, à la petite maison blanche que l'on nommera désormais la Maison Provinciale. Le changement est opportun puisque deux mois après—décembre 1923—les 78 hospitalisés ont doublé en nombre, et on demande encore des lits. On se souvient du départ des orphelines en 1935; leurs départements transformés en salles furent bientôt remplis, non seulement de personnes âgées mais aussi d'infirmes dont 41 sont venus de l'hôpital de Portage-la-Prairie, et d'incurables.

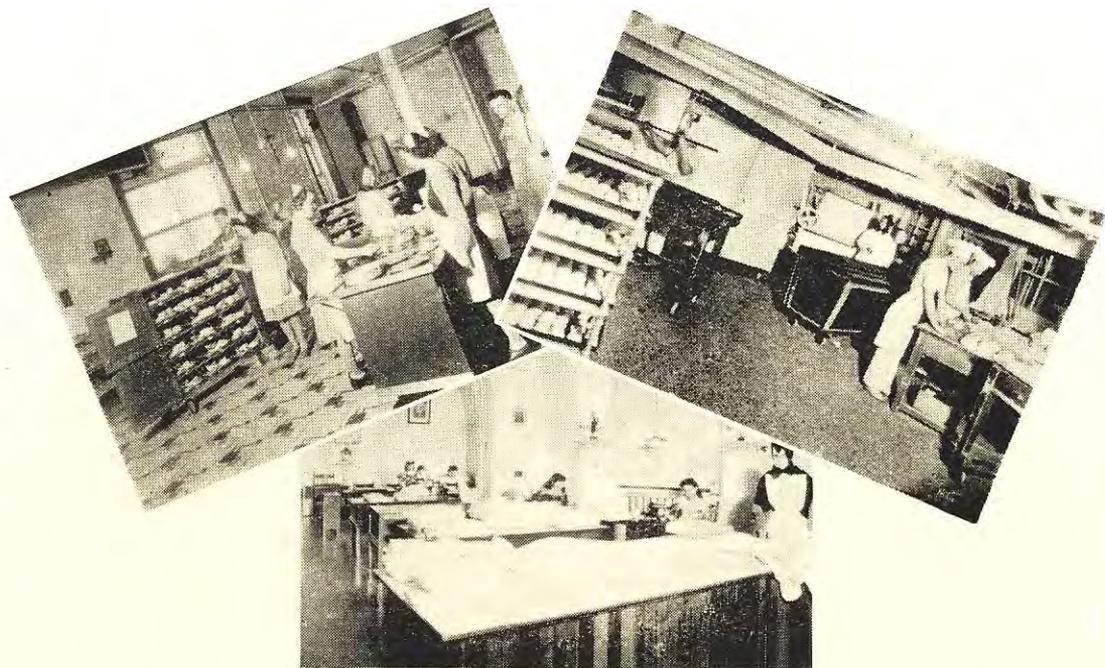
Présentement, l'hospice Taché loge 420 hospitalisés et sur ce nombre 270 sont alités. Le Docteur Léon Benoit, médecin de l'Institution visite ces malades régulièrement. La Supérieure, la religieuse en service de nuit et cinq autres hospitalières sont des gardes-malades graduées. Ajoutons 18,763 prescriptions remplies à la pharmacie de l'Hospice; 13,875 pansements faits durant l'année 1943, et 672 traitements de lumière, donnés; l'ensemble justifierait le nom d'Hôpital des Incurables.

Les chiffres ci-dessus mentionnés sont encourageants pour l'oeuvre, et cependant, qu'est-ce en comparaison du travail auprès des âmes? Un prêtre résidant se dévoue journellement au bien spirituel de nos hospitalisés, et le service du culte se fait tout comme dans une paroisse. Ensoleiller la vie du malade et du vieillard, ne suffit pas, il faut soigner les corps, rendre les coeurs heureux en acheminant les âmes vers le ciel: c'était le souci de Mère d'Youville; c'est aussi celui de ses filles auprès des quelques 5000 déshérités confiés à elles depuis 1844. Le bon Dieu seconde leurs efforts; les abjurations, les retours à Dieu et les baptêmes d'adultes ont maintes fois compensé leurs fatigues.



En haut. A gauche — Malades s'occupant à la broderie de coussins. Au centre — Vieillards jouant aux cartes. A droite — Une religieuse instruisant un catéchumène chinois.

En bas — L'Hospice Taché. L'aile gauche, pensionnat bâti par Monseigneur A. Taché, en 1884, transformé en orphelinat en 1897, et en salles pour les vieillards en 1935.



QUELQUES SERVICES DE L'HOSPICE TACHE

En haut, à gauche: **la cuisine centrale.** — En haut, à droite: **la boulangerie.** — Au centre: **l'ouvroir.**

HOPITAL SAINT BONIFACE

DANS les premiers temps, nous l'avons vu, l'appel du vieillard, du pauvre et du malade se faisait simultanément, et Soeur E. Lagrave y répondait indifféremment. Cependant, après l'épidémie de rougeole et de dysenterie qui ravagea la colonie en 1846, on aurait bien voulu confier plus directement l'un ou l'autre cas à la Soeur "docteur" mais où le loger? En 1848, pourtant, un jeune sauvage, tout couvert de plaies infectes, fut amené au couvent. Mère Valade s'empressa de lui faire préparer une chambre dans la partie inachevée du premier étage, et tandis que Soeur Lagrave lui prodiguait les soins du corps, Soeur Connolly ouvrait son âme à la lumière. Il fut baptisé sous le nom de Joseph et, il mourut, nous laissant la certitude qu'il y aurait un Joseph de plus dans le paradis.

Dans la suite, la chambre fut témoin d'autres souffrances, d'autres dévouements qu'il serait trop long d'énumérer ici. Pourtant, on ne saurait taire les douleurs qu'y endura l'apôtre de Pembina, l'Abbé J. Goiffon. La lamentable histoire de ce prêtre perdu dans la Prairie, de ce missionnaire aux pieds gelés, est connue de tous. Qu'il nous suffise d'ajouter que le 14 décembre 1860, le malade amputé, ne pouvant résister aux hémorragies, était à l'extrémité, quand l'incendie se déclara à l'évêché. Les Pères Mestre et Simonet, O.M.I., arrachèrent le mourant aux flammes, et deux hommes vigoureux, prenant le matelas où il gisait, vinrent le déposer dans la petite chambre-procure. Le froid intense arrêta l'hémorragie et sauva le malade. Néanmoins, nos Soeurs lui prodiguèrent les soins les plus pressés. Au mois de juin suivant, M. Goiffon, guéri, bien que mutilé, prenait congé des Soeurs Grises pour retourner à sa chère mission de Pembina.

Le Couvent prit le nom d'Hôpital Général de Saint-Boniface, avant même d'être terminé; il le retint jusqu'en

1902 et les premiers registres témoignent de l'admission des malades atteints d'ulcères, de paralysie, de rhumatisme inflammatoire, de coqueluche, de rougeole, d'épilepsie, d'aliénation mentale et surtout de maladies des poumons.

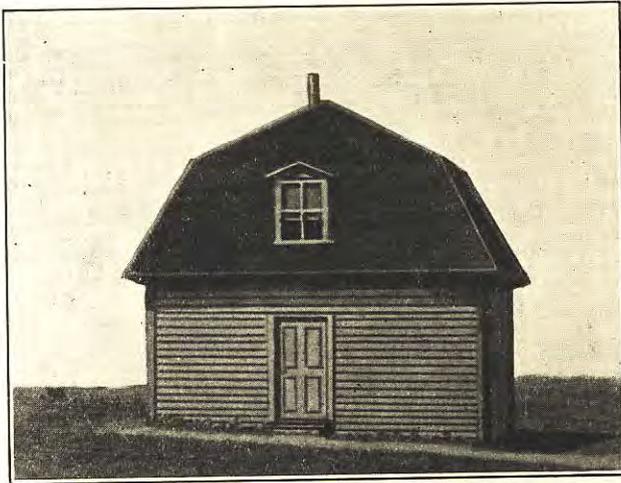
Les épidémies n'étaient pas rares à cette époque; en 1854 et 1856, il fallut lutter contre la coqueluche, la scarlatine, l'influenza et les fièvres. Les visites à domicile se multipliaient au point que dans les dix premières années de leurs courses, les Soeurs Grises avaient réalisé un total de 6000 visites.

Soeur E. Lagrave mourut en 1859. Soeur Sainte-Thérèse, de la Communauté des Soeurs Grises d'Ottawa, "prêtée"—comme l'on disait alors—à la mission de la Rivière-Rouge, Soeur Sainte-Thérèse, dis-je, et Soeur Meilleur s'occupèrent du service social pendant 27 ans, sauf de rares absences. Vint ensuite la bonne Soeur Flavie Laurent qui s'y dévoua durant 38 ans; puis Soeur Azélie Clermont pendant 16 ans; Soeur Sainte-Eugénie pendant 4 ans et Soeur Valentine Lacroix pendant 4 ans. Après une marche de 99 ans sur les grandes routes et les sentiers de Saint-Boniface, le service social fut rangé au nombre des oeuvres paroissiales.

Si nous revenons aux jours anciens, nous voyons les Soeurs Grises visiter les soldats malades, les prisonniers et s'occuper de l'immunité contre les maladies contagieuses. En 1870 une épidémie de petite vérole décimait les Assiniboïnes dans le nord du Manitoba et les Autorités s'inquiétaient à bon droit. Les Soeurs Grises vaccinèrent 3,323 personnes pour le Gouvernement dans cette année-là.

Un hôpital détaché de la Maison Vicariale s'imposait. En 1871, une petite maison, propriété de M. Henry Clark, procureur du Canada, fut achetée exclusivement pour le soin des malades, transporté à l'endroit actuel et accommodée pour 4 lits. Ce premier hôpital à la Rivière Rouge se développa et devint le présent hôpital Saint-Boniface

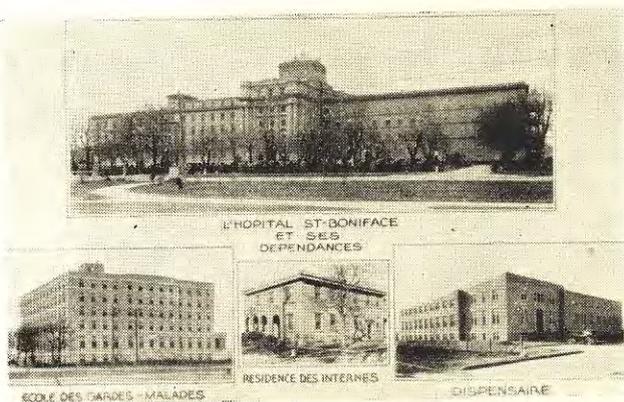
situé en face du Parc La Vérendrye. En 1877, il fut agrandi pour recevoir 10 malades. Puis l'une après l'autre, les constructions furent ajoutées jusqu'à ce que l'on puisse hospitaliser 500 patients. Pour mieux suivre la marche du



Premier hôpital de Saint-Boniface 1871

progrès, notons que: en 1880, 88 malades furent admis, séjournant chacun, en moyenne, 32 jours; en 1900, il y en eut 2096, avec une moyenne de 23 jours d'hospitalisation chacun; en 1920, 8016 patients avec une moyenne de 15 jours d'hospitalisation chacun, et en 1940, 12,943, demeurant en moyenne 10 jours chacun.

Cet aperçu est-il trop bref? J'ai cru devoir vous faire grâce des détails des autres constructions; les coups de marteaux finissent par occasionner des maux de tête. D'ailleurs, l'hôpital, tel qu'on le voit aujourd'hui, se passe de commentaire. Mais dira-t-on, les progrès et la valeur d'une institution ne se mesurent pas seulement aux dimensions de la bâtisse. C'est juste, et le développement de l'Hôpital s'est



Hôpital Saint-Boniface

effectué de bien d'autres manières. Les dix dernières années du dix-neuvième siècle, marquèrent un progrès notable dans la chirurgie, et le vingtième siècle, avec ses prodiges d'électricité, favorisa le développement du Rayon X. Suivit le laboratoire, où les recherches jouent un rôle important dans les diagnostics et les traitements à donner aux patients.

Le nom du premier médecin qui figure dans nos registres est celui du Docteur Bunn qui fut aussi le premier médecin de la communauté à la Rivière Rouge. Le premier interne, le Docteur James Scott Conklin, vint en 1884. 400 jeunes médecins ont fait le stage d'internat depuis, et l'école des gardes-malades, ouverte en 1897 a gradué 2000 étudiantes.

Pour venir en aide aux personnes nécessiteuses, ou qui, sans être dépourvues d'argent, n'ont cependant pas les moyens d'acquitter les notes du médecin et les comptes d'Hôpitaux, un dispensaire fut ouvert au sous-sol en 1924.

Au début, le corridor servant de salle d'attente, et quelques salles pour l'examen des malades suffisaient à l'oeuvre. Avec les années, le nombre de consultations

augmenta, les traitements se multiplièrent, et en 1938, un local plus spacieux était urgent; l'Annexe fut construite. Ici encore, les chiffres en diront plus que les explications: en 1925 il y eut au dispensaire, 2462 consultations; en 1930, 19,840; et en 1943, 38,000.

Le service social fut toujours une branche importante du dispensaire. Visiter les malades, étudier le milieu où ils se trouvent, chercher à améliorer leur condition par un réajustement discret de la famille, tout cela entre dans le cadre de l'oeuvre, et grâce à Dieu, les dossiers de la religieuse en charge, sur ce sujet, sont aussi consolants qu'intéressants.

L'Hôpital Saint-Roch, dépendance du grand hôpital, a aussi sa petite histoire, trop longue cependant pour la raconter au complet. Qu'il nous suffise de dire qu'en 1883, il n'était qu'un simple pavillon en arrière de l'hôpital, isolant les cas de maladies contagieuses reçus à l'hôpital. En 1899, une résidence où Monseigneur Faraud, O.M.I., apôtre missionnaire, avait terminé ses jours, fut acquise pour installer



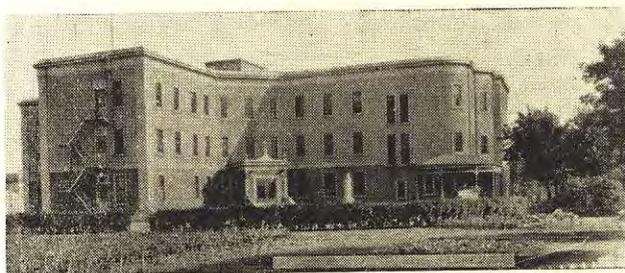
Premier Hôpital Saint-Roch — Maison de Mgr Faraud, O.M.I.

l'hôpital Saint-Roch. Dès la première année on y soigna des cas de diphthérie, d'érésipèle, de scarlatine, de coqueluche, et d'eczéma. Soeur Phaneuf, de religieuse mémoire, était hospitalière de 24 malades à la fois, et bien que secondée par des aides séculières, il fallait, selon la supérieure, son dévouement et sa vertu pour ne pas se décourager, et un secours spécial du ciel pour ne pas succomber.

Le rapport annuel donne une idée des développements du "petit St-Roch" depuis sa fondation: en 1940, il y eut 914 malades admis, donnant 25,025 jours d'hospitalisation, 72 opérations, 9,765 prescriptions remplies, 4,360 repas gratuits, 720 pansements, 11,712 traitements, 2 familles assistées, 2196 veilles, 33 morts ensevelis.

Au cours de l'année "y est-il dit", 8 baptêmes d'enfants furent enregistrés, 1 d'adulte, 2 conversions obtenues, 9 retours à Dieu.

La petite succursale a tout son mérite bien qu'elle ne puisse ambitionner l'apostolat qui se fait au grand hôpital par les dévoués chapelains résidants et les infirmières.



L'hôpital Saint-Roch, transformé en résidence pour les filles employées de l'hôpital Saint-Boniface

Il y a un an et demi, les malades de l'hôpital St-Roch ont échangé leur local contre celui des employés du grand hôpital; ils occupent maintenant l'étage supérieur du Dis-

pensaire. Deux raisons ont motivé ce déplacement, la première, est en faveur des filles employées à l'hôpital. Le local qu'elles occupaient ne permettait pas de les loger toutes, et plusieurs jeunes filles des campagnes devaient se retirer dans des chambres à l'extérieur. Les autorités ont voulu les réunir, afin de les sauvegarder, et leur faire éprouver les douceurs d'un foyer où elles trouvent le confort et le repos nécessaire après leur journée de travail. La deuxième raison a rapport aux malades, qui, annexés à l'Hôpital, en reçoivent les soins immédiats.

De Saint-Boniface, le rayon hospitalier s'est étendu dans les campagnes pour se prolonger jusqu'aux régions désertes de l'océan Arctique. De ces multiples fondations, je ne signale que les trois du Manitoba: Un Sanatorium avec une capacité de 225 lits, fut ouvert à Saint-Vital pour les tuberculeux en 1931, un hôpital de 27 lits pour les Indiens de Berens River, en 1937 et un hôpital de 45 lits à Sainte-Rose-du-Lac, en 1938.

Le temps dans sa marche progressive conduisit ses douleurs à la porte de notre hôpital. Autrefois, c'étaient des chasseurs apportant la blessure d'une balle meurtrière, des pionniers mordus aux mains et aux pieds par l'intensité du froid; plus tard, des journaliers aux membres fracturés par les rails d'une voie ferrée en construction, des immigrants au coeur malade de nostalgie, des soldats revenant de guerre. Aujourd'hui, ce sont les automobiles et les machines modernes qui multiplient leurs victimes.

Les épidémies des anciens jours étaient néfastes; cependant nulle ne fera oublier la terreur de l'influenza espagnole qui, en 1918 fit entrer 1375 victimes dans notre hôpital dans l'espace de quelques semaines, et dont 250 succombèrent. De ce nombre, trois religieuses au chevet des mourants, dont une religieuse de la Sainte-Famille et deux soeurs Grises, deux gardes-malades et le chapelain, Monsieur l'abbé Joseph Messier, qui mourut au poste du devoir, après

20 ans de services fidèles à l'hôpital St-Boniface. On se souvient avec reconnaissance de ceux qui, au risque de leur vie, ont affronté le danger pour nous apporter leur concours dans l'assistance des sinistrés. Leur dévouement mérite une mention honorable; ce sont les Révérends Pères Jésuites, les Révérends Pères Oblats de Marie Immaculée, les Révérendes Soeurs de Saint-Joseph, de la Sainte-Famille, de la Croix de Saint-André et les Oblates Missionnaires du Sacré-Coeur et de Marie Immaculée.

Semblable honneur revient aux Révérendes Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, qui se sont généreusement dépensées auprès de nos orphelins de l'orphelinat de Saint-Joseph.

Ma tâche est accomplie. Que vous ai-je appris de nouveau? A différentes époques, les revues et les journaux ont publié semblable résumé, et ce qui se répète depuis un siècle n'est certes, plus du neuf. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que pour les Soeurs Grises de Saint-Boniface, 1944 est une année d'actions de grâces toutes spéciales. Nous remercions le bon Dieu du privilège d'avoir servi notre Mère, la Sainte Eglise, sur le sol du Manitoba depuis un siècle. Plus que jamais aussi, nous révérons la mémoire de notre premier Pasteur, Monseigneur Provencher et de ses illustres successeurs, Nos Seigneurs A. Taché, L. P. Langevin, A. Béliveau, E. Yelle et G. Cabana. Si nos humbles travaux de charité, réalisant la prophétie de Monseigneur Provencher, se sont développés à l'instar du petit grain de sénevé, c'est parce qu'ils furent bénis, encouragés et soutenus par Nos Seigneurs les Evêques; c'est aussi parce qu'ils furent aidés de mille manières par les Révérends Pères Oblats, les Révérends Pères Jésuites et par le clergé séculier de l'Ouest.

Nous chérissons aussi la mémoire des "**Anciens**" de Saint-Boniface. Ils furent des amis sincères de notre Institut,

et tout ce qu'ils possédaient, ils le partageaient joyeusement avec les Soeurs Grises.

Gardant à tous un souvenir reconnaissant, nous contemplons le passé et nous disons: Gloire à Dieu, et cordial merci à tous ceux qui nous ont aidées à accomplir notre tâche de missionnaires depuis 100 ANS.

SUPPLEMENT

SI nous nous en tenons aux bornes géographiques ou civiles de la Province du Manitoba, il faut nous limiter à ce qui précède; mais si nous considérons la province RELIGIEUSE des Soeurs Grises au Manitoba, nous devons y ajouter les oeuvres des missions qui en dépendent, soit dans la Saskatchewan, soit dans l'Ontario et les Etats-Unis. Ces missions sont :

Les Ecoles Indiennes de Fort Totten, N. Dakota, Lebret et Lestock, Kenora et Fort Frances, Ont.; les hôpitaux de Régina et Gravelbourg Sask., Fort Frances, Ont.

Ecole-Pensionnat de Saint-Michel, Fort Totten, pour les Enfants Sioux

Vers 1858, la marche du progrès américain était rapide et le gouvernement qui resserrait les limites du territoire des Indiens, calmait leur mécontentement par des traités, lesquels malheureusement étaient ensuite violés.

Irrités de se voir trompés, les Sioux profitèrent d'une guerre civile pour revendiquer leurs droits lésés et assouvir leur vengeance; et durant des années ce furent meurtres et massacres d'une part et représailles de l'autre, jusqu'à ce qu'enfin découverts dans leurs retranchements et cernés par une nombreuse armée, les Sioux furent forcés de se rendre. Les plus coupables furent pendus, bon nombre faits prisonniers, et les autres graciés à condition qu'ils seraient

confinés sur une réserve et gardés par l'Agence américaine. Le Major H. Forbes, que les Indiens appelèrent leur père, accepta ce poste. Il comprit bientôt toute la responsabilité qui lui incombait et n'épargna rien pour le progrès matériel et spirituel de cette grande famille dont il devenait le chef. Il comprit surtout que, seule, la religion pouvait opérer le changement qu'il méditait et il résolut d'apporter à "ses enfants" la lumière de l'Évangile. Mais pour cela, il lui fallait des religieuses missionnaires.

Alors pour le Major Forbes se répète l'histoire des démarches et des insuccès de Monseigneur Provencher auprès des communautés des États-Unis. Et comme l'évêque de la Rivière-Rouge, il ne se laissera pas vaincre par les difficultés. Il se dit aussi: "J'irai au Canada . . . J'irai chez les Soeurs Grises de Montréal, et Dieu aidant, je ne serai pas déçu" . . .

Il vint en effet . . . et à la très honorée Mère Elisabeth Dupuis qui lui prêtait une oreille attentive: "SAUVER DES AMES ABANDONNEES. . . PERSONNE NE VEUT Y ALLER", dit l'avocat de circonstance. . .

Personne ne veut y aller . . . Eh! bien, les Soeurs Grises iront.

Cependant les difficultés du transport, le danger que couraient les voyageurs d'être attaqués par les Sioux, qui parfois, dépassaient les lignes, et maints autres obstacles retardèrent de deux ans, la fondation projetée. Enfin, en 1874, M. Forbes se chargeait de conduire lui-même les religieuses avec la plus grande sécurité jusqu'à destination. Le 24 septembre, Soeur Rose Clapin, supérieure, mandée de S.-Boniface en vue de cette fondation, partait de Montréal pour Fort Totten. Elle était accompagnée des Soeurs Auxélie Lajemmerais, Céline Allard et Philomène Drapeau. Une jeune fille dévouée, Mlle Rose Labelle, se faisait missionnaire avec elles.

Monseigneur I. Bourget, qui avait encouragé cette

fondation, fut heureux d'y contribuer en donnant aux religieuses un chapelain vertueux et dévoué dans la personne de l'Abbé L. Bonin, qui se dépensa pour leur adoucir les peines de l'exil qu'il devait partager avec elles.

L'itinéraire obligea les voyageuses à passer par Chicago pour se rendre à Saint-Paul, Minn., où la caravane devait s'organiser. De Saint-Paul le train les conduisait à Jamestown, et les 90 milles qui les séparaient encore de Fort Totten s'effectuaient en wagon. Après un arrêt forcé d'un mois à Saint-Paul, un retard de deux jours et trois nuits dans un hangar de Jamestown, la neige, le vent, le froid, la fatigue et la lenteur des chevaux épuisés, rendirent les derniers jours du trajet à travers les prairies des plus souffrants. Enfin, le 4 novembre, les Soeurs Grises arrivaient chez "elles". Il fallut d'abord, nettoyer un coin pour y déposer les effets. Puis les Soeurs se partagèrent la visite des Sioux et le nettoyage de la maison. Une table et un banc furent improvisés. Pendant cinq semaines les missionnaires n'eurent que le plancher pour lit.

Il semble que les privations de l'indigence auraient dû suffire pour assurer le succès de l'oeuvre; et cependant les religieuses se heurtèrent à d'autres obstacles plus difficiles à vaincre. Les Sioux croyaient facilement les calomnies et les mensonges inventés pour justifier les défections fréquentes. Seule une patience sans borne et une bonté inlassable finissaient par convaincre les parents qui consentaient à ramener leurs enfants pour les reprendre au moindre mécontentement. Le bon Abbé Bonin se dépensait aussi sans compter, catéchisait les païens adultes, validait les mariages, et les conversions s'opéraient nombreuses sur la réserve et à l'école. Après un pénible apostolat de quatre ans, sa santé le força à se retirer. Il fut remplacé par les Révérends Pères Bénédictins de Meinard, Ind.

Malheureusement les Agents se succédèrent aussi auprès des Indiens; et quand l'un d'eux, moins cons-



Un deuil chez les Indiens de Fort Totten, N. D.

ciencieux, accordait plus de liberté aux Sioux, ceux-ci retournaient vite au paganisme; la polygamie et les danses de la médecine reparaissaient et la mission venait à deux doigts de sa perte. Alors le bon Dieu intervenait visiblement: un fléau qui semait la mort autour des Indiens leur ouvrait les yeux, les ramenait, et les conversions se faisaient plus nombreuses.

Les épidémies de petite vérole, de rougeole, de coqueluche et de fièvres scarlatines étaient fréquentes; et comme les Soeurs Grises étaient les seules gardes-malades de la réserve, les courses et les veilles se prolongeaient, sans toutefois toujours recevoir l'appréciation qu'elles méritaient. En 1893 la coqueluche sévissait. Une fillette mourut. Son grand-père, chef de la tribu, s'en prit aux Soeurs. Comptant les plumes d'aigles qu'il portait teintes du sang des blancs, il résolut qu'il en rougirait unedusangdes religieuses. Par trois fois il mit la main sur Soeur Drapeau, par trois fois il saisit son fusil et entonna un chant de guerre, mais on eut dit qu'une force invisible le repoussait. Soeur Drapeau se recommanda à la Sainte-Vierge et subit l'agonie durant un quart d'heure dans le calme le plus parfait. Profitant d'un moment où la jonglerie semble absorber le chef, les Soeurs

Drapeau et Renaud s'esquivent; mais le chef, saisissant de nouveau son fusil, s'élançe à leur poursuite. Par bonheur, les blancs qui sont sur son passage le forcent à rentrer chez lui.

Le fanatisme entra aussi en lutte. Tantôt c'était la concurrence de l'école voisine moins fréquentée qui occasionnait des désagréments; d'autres fois, les Agents suscitaient des tracas concernant l'habit religieux, des exigences et des difficultés qui menaçaient la survivance



Deux jeunes artistes de l'école de Fort Totten, N.D.

de l'école catholique. Cependant le travail ardu et persévérant était maintenu pour le progrès de la réserve et le perfectionnement de l'éducation des enfants. Les Soeurs durent même suivre des cours et décrocher des diplômes d'enseignement, d'art culinaire, de couture, de buanderie,

etc., pour garder la direction des différents départements de l'école.

Après l'incendie de 1926, les Révérends Pères Bénédictins firent appel à la charité publique pour la reconstruction et le maintien de l'école. La générosité du peuple américain les libéra depuis de la gérance du gouvernement.

Les fils de Saint-Benoît déployèrent un zèle admirable pour les Sioux de Totten, et de concert avec les Soeurs Grises, ils firent de la Réserve des Sioux du Dakota Nord, l'une des plus belles, des plus catholiques et des plus fidèles à leur Dieu et à leurs missionnaires.

ECOLE PENSIONNAT DE LEBRET

LA fondation de l'Ecole Industrielle de Lebret, dans la Saskatchewan, la première du genre au Canada, a été inspirée par le zèle du Révérend Père G. Hugonard, O.M.I., qui transmit son projet à Monseigneur V. Grandin et à son Grand Vicaire, le Révérend Père A. Lacombe, O.M.I. Ceux-ci communiquèrent à Monseigneur Taché l'idée d'un tel établissement que le Père missionnaire jugeait indispensable après neuf années d'un travail laborieux et plus ou moins fructueux à son gré.

Dans la plupart des écoles d'alors où il y avait un missionnaire résidant, il y avait aussi une école pour l'instruction et la formation chrétienne et civile des petits Indiens, mais les ressources dont disposait le missionnaire ne permettaient pas de réaliser les développements ambitionnés. Alors surgit l'inspiration de s'adresser au gouvernement d'Ottawa pour obtenir la création et l'entretien matériel d'écoles, administrées par un représentant du gouvernement, sous la direction des missionnaires aidés de religieuses.

Monseigneur Taché, voyant les grands avantages qu'en retireraient ses chers enfants des bois, accueillit avec em-

pressement la proposition de ses confrères en religion et en 1883 il se rendit à Ottawa où il négocia avec le Gouvernement. Celui-ci vota les fonds nécessaires à la fondation de trois écoles dans l'Ouest et Monseigneur Taché songea immédiatement à placer la première de ces écoles dans la pittoresque vallée de Qu'appelle. Ce sera l'École Industrielle de Lebret, ouverte par le Révérend Père G. Hugonard, O.M.I., qui pendant 33 ans en sera le directeur.

Les travaux de construction allaient commencer cette année même quand les difficultés, soulevées à la suite d'élections, faillirent anéantir toutes les espérances; mais l'énergique Monseigneur Taché ne se laissa pas vaincre par les difficultés. Quel autre aurait eu l'idée d'acheter un terrain, tout près de la mission catholique, et de le donner à l'Etat pour la construction de l'école projetée? . . . Le plan réussit et l'école fut élevée durant l'été de 1884.

Les Soeurs Grises furent alors demandées pour seconder les travaux du missionnaire, et le 23 octobre de la même année arrivaient les Soeurs Philomène Lalumière, supérieure, Sainte-Geneviève, Anne Bergeron (Béliveau) et Saint-Arnaud (Amanda Marchand).

Les parents, craignant que leurs enfants fussent mal traités par les blancs, qu'ils en prissent les coutumes, en adoptassent les croyances, etc., refusèrent de les confier aux missionnaires qui, la première année, ne purent réunir que 22 garçons. Cependant, de sceptiques qu'ils étaient, ces païens furent peu à peu conquis par la bonté de la "robe noire" et le dévouement de la "robe grise". Le nombre de garçons augmenta, les petites filles furent admises, et dans la suite le Révérend Père Hugonard dut demander à trois reprises l'addition d'annexes; celle de 1893 permit d'élever le nombre d'enfants, garçons et filles à 225.

L'école eut ses épreuves. L'élément destructeur la rasa par trois fois—en 1904, en 1926 et en 1932—compromettant chaque fois les progrès de la civilisation et de la religion dans

les réserves de Lebret. Et chaque fois le zèle apostolique des Oblats, aidé de prières et de sacrifices, fléchit le gouvernement qui finit par accorder, avec le plan désiré, les fonds nécessaires à une nouvelle construction.

L'incendie de 1932 est plus particulièrement vivace dans la mémoire des missionnaires de l'École Industrielle. Que de sacrifices imposés au Scolasticat, qui se priva d'une douzaine de pièces en faveur des garçons indiens et des religieuses préposées à leur entretien! Que de privations, de marches forcées et de souffrances journalières de la part des institutrices et des hospitalières commises à la garde des filles, qui durent se partager trois logis séparés: la salle paroissiale, la vieille église et le sous-sol de l'église actuelle! Et cela pendant trois ans.

Cependant nos Soeurs ne semblent se souvenir de ces jours d'épreuves que pour en louer plus hautement la bonté



Groupe de parents et d'enfants de l'École Indienne de Lebret, Sask., avec deux religieuses

du Révérend Père Blanchin, O.M.I., alors supérieur du Scolasticat, et l'apostolat des Scolastiques auprès des petits Indiens.

Toutes les écoles industrielles ont à peu près les mêmes règlements. Tout d'abord, la religion et l'instruction doivent

primer. En outre, les petites Indiennes apprennent la tenue du ménage, la cuisine, la couture, le tricot, etc., tandis que les garçons s'occupent des travaux de la ferme ou de l'apprentissage d'un métier.

En plus à Lebret, la fanfare a souvent fait l'admiration des personnages de renom qui visitent l'école. Les garçons apprennent aussi à toucher l'harmonium et le chant grégorien est exécuté par tous les élèves. Ainsi l'Indien qui retourne à sa réserve peut rendre service aux offices religieux. De tout temps les conversions furent nombreuses et durables à Lebret. Le plaisir qu'éprouvent les anciens élèves à visiter les Révérends Pères et les religieuses témoigne de l'éducation qu'ils en ont reçue et du bon souvenir qu'ils en gardent.

Déjà attrayante par la proximité du lac encerclé de montagnes, l'école attire encore par la beauté de ses jardins, et la réputation qu'elle s'est acquise d'être la plus nombreuse et la mieux tenue des écoles sauvages du Canada.

ECOLE DE NOTRE-DAME DE L'ESPERANCE, LESTOCK

C'EST en 1897 que les Soeurs Grises acceptèrent la régie interne de l'Ecole-Pensionnat de Lestock.

Située au centre de la Réserve de Touchwood Hills, cette école ouverte quelques années auparavant était alors tenue par des laïques sous la direction des Révérends Pères Oblats de Marie Immaculée. Le Révérend Père Valès en était le principal. A cette époque 27 enfants des deux sexes fréquentaient l'école.

Monseigneur L. P. A. Langevin crut que ses chers petits Indiens, confiés à des religieuses, connaîtraient mieux le bon Dieu et l'aimeraient davantage. De sa parole sympathique et enthousiaste, l'archevêque démontra aux Soeurs Marie Xavier (Dunn), Saint-Alexandre et Eugénie Valade

(Marion), la sublimité de leur mission d'évangélisation des pauvres enfants des bois et les mérites abondants qui en découlent. Fortes des paroles encourageantes et de la bénédiction de leur Pasteur, les fondatrices se dirigèrent vers leur nouveau champ d'action le 12 juillet, heureuses de seconder le missionnaire dans ses travaux apostoliques et de donner l'instruction aux enfants, d'initier les filles aux divers travaux manuels et d'aider à former les petits garçons aux travaux de la ferme.

Là comme ailleurs, le sacrifice fut la base de l'oeuvre. Là plus qu'ailleurs, l'on dut subir les effets de la pauvreté, des privations de tous genres et de l'isolement. Plus qu'ailleurs aussi, l'hiver exerça ses rigueurs au dedans comme au dehors. Mais qu'importait aux missionnaires? Le salut des âmes qu'elles étaient venues chercher ne valait-il pas plus que les souffrances journalières attachées à leurs pas? Le bon Dieu bénit leurs labeurs; le bien opéré au milieu des enfants et les conversions les en dédommagèrent amplement.

Une construction spacieuse et confortable, élevée en 1930, mettait fin à leurs mauvais jours, et les religieuses jouissaient au milieu des Indiens qui les appréciaient et qu'elles aimaient, quand le sacrifice de la mission leur fut demandé. L'ouverture d'un sanatorium pour les tuberculeux ayant été résolue, deux écoles indiennes devaient fournir l'équivalent du personnel; la destinée des missionnaires de Lestock fut la première tranchée, au grand chagrin de toutes les Soeurs Grises de la province et de la petite population de Lestock.

Après quelques jours passés auprès des Révérendes Soeurs Oblates du Sacré-Coeur et de Marie Immaculée, venues pour les remplacer, le départ s'effectua. La scène des adieux se fit plus touchante quand les petites Indiennes, s'attachant aux vêtements des religieuses, les suppliaient à travers leurs larmes: "Please stay with us".

Après une absence de plusieurs années Soeur E. Valade y était revenue depuis cinq ans. Son titre de fondatrice lui valut d'adresser le dernier adieu à ses chères petites Indiennes et de franchir, la dernière, le seuil de l'établissement. C'était le 6 avril 1932.

L'HOPITAL DE REGINA

EN 1907, à la demande du clergé et de la population catholique de Régina, Son Excellence Monseigneur L. P. A. Langevin demanda aux Soeurs Grises d'établir un hôpital dans la petite ville de Régina qui faisait alors partie du vaste diocèse de Saint-Boniface.

Les fondatrices, Soeurs Mary Duffin, supérieure, Saint-Cyr et Cécilia Wagner, bientôt suivies de Soeur Archange Lechasseur, se rendirent à leur mission le 23 mai; elles logèrent temporairement dans le vieux presbytère, résidence des missionnaires bénite par Monseigneur Taché en 1884, et récemment abandonnée par les révérends Pères Oblats.

Peu après, l'Institut fit l'acquisition d'un petit sanatorium privé mis en vente par le Docteur Johnstone. Quand les religieuses en prirent possession, le 26 juin 1907, elles y établirent la Sainte-Vierge patronne, sous le vocable de "Regina Coeli" et le nommèrent Hôpital de Régina. Une école de gardes-malades fut ouverte en même temps que l'hôpital et la première graduation eut lieu en 1909.

L'oeuvre inaugurée dans un centre où l'élément catholique était en minorité rencontra de fortes oppositions; mais l'opinion publique lui fut bientôt acquise et deux années s'étaient à peine écoulées que le petit hôpital demandait à grandir. Comment y songer, il vivait de quêtes, de ventes d'insignes, (Tags), etc. Cependant, grâce à la générosité des gens sympathiques de la Saskatchewan, il traversa l'é-

preuve. Les religieuses furent souvent touchées de voir de braves gens, à défaut d'argent, venir leur offrir les produits de leur ferme.

En 1909, la ville concéda un emplacement, et l'année suivante commençaient les travaux d'une construction devant accommoder 100 malades. La première résidence des gardes-malades, construite en 1915, fut agrandie en 1926.

L'Hôpital de Régina s'associa aux joies et aux épreuves de la petite ville à mesure qu'elle se développait en une métropole solide. Il fut peut-être le plus heureux de saluer l'arrivée de l'évêque-élu du nouveau diocèse, Son Excellence Monseigneur Olivier Mathieu, (11 novembre, 1911).

L'année suivante, 30 juin 1912 l'hôpital ouvrait ses portes aux victimes de l'affreux cyclone qui détruisit la partie centrale de la ville, couchant du même coup, une trentaine de morts et des centaines de blessés. Puis les soldats de la grande guerre 1914-1918 y trouvèrent des salles à leur disposition et reçurent les soins des gardes-malades religieuses et militaires. Et qui ne se souvient de l'influenza de 1918 et des traits d'héroïque charité exercée durant cette période? Malheureusement, le dévouement des hospitalières ne sut pas toujours sauver les victimes de l'épidémie, et les Soeurs Grises de Régina déplorèrent la perte du Révérend Père August Suffa, O.M.I., ami dévoué et sincère de l'hôpital. Enfin, triste mais grande consolation quand même, que celle de veiller jour et nuit au chevet du vénéré Monseigneur Mathieu, qui mourut en 1929 après une maladie de plus de deux ans.

La dépression qui paralysa le commerce en 1929, fut particulièrement cruelle à la population du sud de la Saskatchewan. Durant des années la sécheresse changea leurs vastes champs de blé en un désert aride. Le peuple fut réduit à la misère et l'hôpital vécut des jours d'inquiétude. Il tint bon, cependant; il usa même d'audace pour soulager les malades éprouvés par l'infortune. Mais les circonstances



Haut — **Chambre privée**; Milieu — **Hôpital de Régina**;
Bas — **Salle de récréation**

s'affermissant graduellement dans la province lui permirent un nouvel essor.

En 1939, les Soeurs Grises acceptèrent la Clinique du Cancer du gouvernement de la Saskatchewan. Il fallut alors construire une nouvelle addition pour accommoder une quarantaine de malades et faire l'installation requise pour le traitement de la maladie. Le petit hôpital qui a débuté avec 25 lits en compte maintenant 325 à la disposition des malades de la province. La statistique de 1907 comparée à celle de 1943 donne une idée exacte du développement de l'oeuvre.

Statistique de l'année 1907:—malades reçus, 392; opérations chirurgicales, 132; pansements, 4,244; prescriptions remplies, 1,261; conversions, 7; visites à domicile, 73; familles assistées, 2; repas servis, 131.

Statistique de l'année 1943: Malades reçus 9,245; opérations, 4,905; pansements, 69,184; prescriptions, 40,713; repas servis aux indigents de l'extérieur, 260; familles assistées, 8; baptêmes d'enfants, 246; baptêmes d'adultes, 11; conversions, 13.

L'Hôpital de Régina s'honore de compter parmi les élèves graduées à son école, huit religieuses qui se dévouent au soulagement des malades dans la Communauté des Soeurs Grises.

L'HOPITAL SAINT-JOSEPH, GRAVELBOURG

GRAVELBOURG n'existe que depuis 1906. Grâce à la sage direction de ses pasteurs, grâce aussi à l'énergique initiative de la population, le village se développa rapidement en une florissante petite ville.

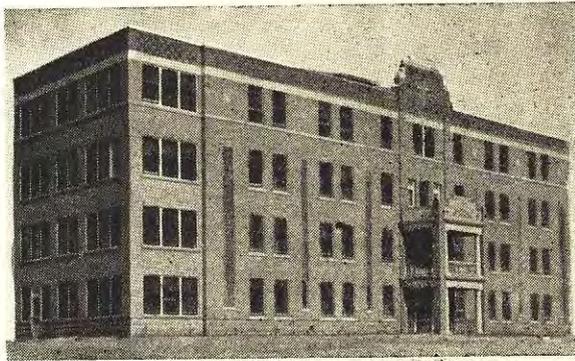
En 1917, deux ans après l'érection du Séminaire par Son Excellence Monseigneur O. Mathieu, surgit le projet d'un hôpital que l'on voulut confier aux Soeurs Grises; mais

le mauvais service des trains et l'absence d'eau potable firent abandonner le projet.

Dix ans plus tard, en 1927, alors que l'on songeait à la fondation d'un orphelinat dans la ville de Régina, la question de l'hôpital fut de nouveau soulevée. Monseigneur Mathieu, qui désirait favoriser Gravelbourg de tous les avantages possibles, encouragea le mouvement; cette fois, les supérieures de l'Institut cédèrent aux instances renouvelées.

La première supérieure, Soeur Eva Lapierre (Beaupré) eut pour compagnes fondatrices les Soeurs Saint-Benjamin, Albina Boisvert, Blanche Beaugrand (Champagne), Berthe Ménard, Alice Brodeur et Lily Glowatski.

La nouvelle institution, bâtie à quatre étages, moderne sous tous les rapports, avait 33 lits à la disposition des malades. Lors de la bénédiction, le 29 avril 1929,



Hôpital de Gravelbourg

Gravelbourg était la mecque canadienne-française de l'Ouest du Canada. Elle jouissait au milieu des champs de blé vastes et fertiles. Le bien-être était général. De plus, Gravelbourg était devenu un centre religieux et éducationnel important. Cependant les Soeurs Grises n'y arrivèrent que pour parta-

ger les revers de fortune qui devaient frapper la jeune colonie. A la sécheresse qui sévit en 1928 vint s'ajouter la crise financière en 1929.

Gravelbourg fut érigé en diocèse en 1930. A l'arrivée de son premier pasteur et père, Son Excellence Monseigneur R. Villeneuve, O.M.I., le peuple reprit courage. Mais le peuple devait souffrir . . . et pendant dix ans encore les Soeurs Grises, qui partagèrent les sécheresses, les tempêtes de poussière, le fléau des sauterelles, la pauvreté et les misères de Gravelbourg, en partagèrent aussi les secours venus d'un peu partout.

Depuis trois ans les champs reverdissent, et les courages se raniment. Le petit hôpital entrevoit la possibilité de continuer son oeuvre.

Durant l'année il y eut 889 admissions, 1001 jours d'hospitalisation et 45 opérations.

Une école de gardes-malades fut ouverte en même temps que l'hôpital, mais elle ne put subsister.

En dépit de la bonne volonté des autorités de la ville, l'eau potable reste un problème insoluble, et quoiqu'elle arrive à l'hôpital par trois sources différentes, il n'est pas rare de voir entrer un malade avec sa provision.

ECOLE SAINT-ANTOINE, KENORA

DE prime abord, il semble étrange que les Sauteurs des environs de Kenora soient restés si longtemps dans les ténèbres du paganisme, pendant que les missionnaires parcouraient les territoires les plus éloignés et les plus difficiles d'accès. Pourtant, Monseigneur Taché, à son premier voyage à travers les régions du Lac des Bois, en 1845, avait conçu le projet de civiliser et d'évangéliser ces Indiens. Plusieurs années s'écoulèrent avant que Monseigneur Taché pût réaliser son projet, et quand le mission-

naire pénétra dans les camps des Sauteux, il ne fut pas reçu. Cependant depuis longtemps le Révérend Père P. H. Cahill O.M.I., qui demeurait à Portage du Rat (aujourd'hui Kenora), s'efforçait de les approcher; mais les Sauteux, sauf de rares exceptions, maintenaient leurs traditions sauvages et superstitieuses. Le zélé missionnaire résolut de tenter un suprême effort pour faire connaître le vrai Dieu aux enfants du moins, espérant conquérir aussi les parents. Au mois de mai 1897 il loua la résidence d'un nommé Charles Lavetière, y ouvrit une école et engagea deux anciens élèves gradués de l'École Industrielle de Saint-Boniface, M. et Mme Edwin Kipling, comme instituteurs et surveillants. Puis il entreprit les démarches nécessaires à la construction d'une école plus convenable. Avec l'aide du gouvernement, la nouvelle bâtisse, pouvant loger 40 à 50 enfants, fut terminée à la fin du mois de septembre.

Durant les quatorze premiers mois, cinq instituteurs se succédèrent. Leurs élèves, recueillis par le Révérend Père sur les Réserves voisines, bénéficièrent des enseignements de ces dévoués professeurs. Cependant le missionnaire, voyant la nécessité de confier son école à une communauté religieuse, profita de la visite de l'Archevêque pour en faire la demande. Monseigneur L. P. A. Langevin, O.M.I., constata, en effet, que les religieuses étaient nécessaires au développement de l'oeuvre dont les débuts étaient remplis de promesses pour la religion et la vie sociale. Réalisant le vif désir de son prédécesseur, Monseigneur Taché, il demanda et obtint des Soeurs Grises. Le 2 novembre 1889, Soeur Mary Duffin, supérieure, Soeur Sainte-Lucie (E. Dicaire) et Maria arrivaient à l'École Saint-Antoine de Kenora. C'était la première mission des Soeurs Grises dans l'Ontario.

L'organisation de l'école était à faire et le froid rigoureux qui pénétrait à l'aise, la pauvreté, le manque d'aides, etc., n'étaient pas de nature à améliorer le travail. Mais

après tout qu'importait aux missionnaires, si le matin l'eau était gelée solide dans l'unique baril qui approvisionnait la famille? Cela arrivait bien encore dans l'une ou l'autre mission réputée plus à l'aise. . . Et Dieu aidant, ce premier contretemps préparait aux autres circonstances de la journée plus ou moins faciles.

A L'École Saint-Antoine, comme ailleurs, la discipline incommodait l'enfant des bois qui ne rêvait que liberté. Les désertions trouvaient toujours un appui auprès des païens qui se séparaient de mauvaise grâce de leurs enfants, et le retour comme le séjour à l'école était souvent "orageux". Cependant, avec le secours divin, le concours du Révérend Père Cahill, principal, et la bonne volonté des religieuses, les résistances diminuèrent sensiblement et l'école progressa. Trois additions successives — en 1908, 1909 et 1910 — permirent de recevoir 78 élèves. Les enfants reçurent le baptême en grand nombre. La connaissance de Dieu, en pénétrant dans les âmes, aida à l'éducation et à l'instruction des jeunes intelligences.

L'école, sacrifiée en 1931 en faveur du sanatorium, occasionna de vifs regrets aux soeurs missionnaires. En effet, elles auraient aimé continuer leur apostolat auprès des Sauteux, dont quelques réserves sont encore plutôt païennes. Les Révérendes Soeurs de Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe ont accepté la mission.

ECOLE-PENSIONNAT SAINTE-MARGUERITE

Fort Frances

SUR les bords de la rivière La Pluie, à trois milles de la ville du Fort Frances, Ont., se dresse une réserve de Sauteux, la réserve "Cochiching". Le Révérend Père Allard, O.M.I., premier missionnaire de cette région, y établit une mission catholique et bâtit une église en 1880,

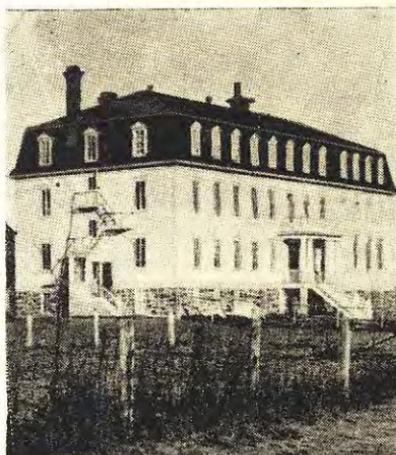
et peu après ouvrit une petite école.

L'endroit est pittoresque, historique et cher au coeur des filles de Mère d'Youville. En 1844, le canot des premières religieuses missionnaires de la Rivière-Rouge aborda aux côtes de la rivière La Pluie, précisément où, en 1793, le Sieur de la Vérendrye, oncle maternel de leur fondatrice, et M. de la Jemmerais, son frère, avaient élevé le Fort Saint-Pierre.

Saisis par l'étrange sauvagerie qui les entourait, les héroïques découvreurs, non plus que les vaillantes missionnaires, ne songèrent qu'un jour les Soeurs Grises seraient appelées à y chanter le nom de Dieu à une peuplade alors connue et aimée de Lui seul. Cependant, quand il s'agit de demander une Communauté religieuse pour l'instruction des enfants de la réserve, les Soeurs Grises étaient désignées. Il leur revenait de droit, selon le grand patriote et apôtre qu'était Son Excellence Monseigneur Langevin, de seconder l'oeuvre missionnaire sur une terre qui gardait fidèlement le souvenir de La Vérendrye, des de la Jemmerais et des d'Youville.

Ce fut le 22 mars 1906 que nos Soeurs Emélie Lajoie (Caron) assistante provinciale, et Marguerite Marie (Philomène Lavoie), arrivèrent à l'École Sainte Marguerite, construite l'année précédente. Le Révérend Père Brassard, O.M.I., était directeur de la mission. Dès avril, 32 enfants sauteux répondirent à l'appel et se soumirent au règlement. Le 6 mai suivant, Soeur Hermine Girard venait remplacer Soeur Lajoie comme supérieure locale, et Soeur du Précieux-Sang (Rébecca Beaupré) institutrice, prenait la direction de la classe. Peu après Soeur Albina Goyette, adjointe comme cuisinière, complétait pour le moment le nombre de religieuses.

Les difficultés inhérentes au début de la mission furent grandement soulagées par l'épouse de l'Agent du Fort. Bien que protestante, Mme Wright fut une véritable mère pour



Ecole Sainte-Marguerite, Fort Frances, Ont.

les religieuses, et son nom vit encore sur les lèvres et dans le coeur des fondatrices.

Les païens, souvent rangés le long de la clôture, observaient la manière dont les petits Indiens étaient traités, admiraient leurs progrès. Bientôt, émerveillés des soins qu'on leur prodiguait, de la transformation qu'ils constataient, ils voulurent les mêmes avantages pour leurs propres enfants. Admis à l'école, les petits païens reçurent l'instruction chrétienne, sollicitèrent la permission d'embrasser la religion, et peu à peu leurs parents demandèrent aussi au missionnaire la grâce du baptême.

Mais le salut des âmes s'achète à prix d'épreuves. Les Révérends Pères ne l'ignorent pas; cependant ils n'épargnent rien pour adoucir la tâche à leurs aides. En dépit de leurs efforts, les religieuses eurent leur part: feux de prairies, lesquels menacèrent la mission à différentes reprises; épidémies, entr'autres l'influenza de 1918, dont la regrettée Soeur Laura Gosselin, dite Saint Octave, mourut victime; un terrible accident qui coûta la vie à la dévouée

Soeur Juliette Lavoie dans son art de boulangère; en plus les mille tracas journaliers, voilà en résumé l'humble quote-part de la solde à la moisson des âmes dans les bois du Fort Frances.

L'année 1914 enregistrait 75 élèves; ce chiffre s'éleva bientôt à 85. C'est dire que les quelque 30 familles de la réserve et des alentours appréciaient l'école. A la rentrée des classes, le Révérend Père principal doit bien parfois aller à la recherche de quelques retardataires, mais peut-on reprocher comme un crime à l'Indien de s'attarder à la cueillette des bleuets ou du riz sauvage?

Un inspecteur du gouvernement canadien fait régulièrement la visite de la maison et des classes. Les petits Sauteux de Fort Frances, à l'instar des Indiens de Lebret, de Fort Totten, etc., eurent souvent l'honneur de voir leurs travaux apportés aux exhibitions provinciales et décorés des premiers prix.

Aujourd'hui la réserve "Cochiching" est civilisée et catholique. Si les Indiens sont parfois oublieux de leurs devoirs, les fêtes liturgiques, surtout Noël et Pâques, les ramènent à l'église; et les missionnaires sont heureux des sacrifices accomplis pour leur conversion, car Dieu regarde miséricordieusement ses chers enfants de "Cochiching".

L'HOPITAL LA VERENDRYE

Fort Frances

C'EST la benjamine des fondations de la province religieuse des Soeurs Grises de Saint-Boniface. Elle date de 1941; son histoire est courte et précise.

Les forêts qui entourent la ville de Fort Frances en ont fait l'un des plus grands centres ontariens de scieries et d'industrie papetière, et la population ouvrière s'est accrue rapidement.

Les deux petits hôpitaux locaux ne répondant plus aux besoins, les autorités civiles discutèrent les problèmes d'un hôpital général. Le Révérend Père Charles E. Paquette, O.M.I., curé de la paroisse Sainte-Marie, fut mis au courant par un ami clairvoyant. Persuadé que "l'offre de religieuses serait prise en sérieuse considération de la part du Conseil de Ville", il crut l'heure venue d'avoir un hôpital dirigé par une communauté. Le bon curé pensait juste, et les citoyens demandèrent les Soeurs Grises. Elles furent d'abord fort embarrassées, vu le manque de sujets et de secours pécuniaires, mais les tentatives furent si adroitement ménagées qu'elles durent accepter. Le gouvernement provincial de l'Ontario accorda un octroi et la Municipalité fournit le téléphone et l'électricité. Les autres bienfaiteurs furent également généreux et leurs noms écrits sur les portes des chambres qu'ils ont meublées attestent leur générosité. Une jolie résidence, don gratuit de M. J. A. Mathieu, loge commodément les gardes-malades et les filles employées.



Hôpital La Vérendrye, Fort Frances, Ont.

A la première page du registre des visiteurs de l'hôpital, Son Excellence Monseigneur E. Yelle, p.s.s., alors

archevêque-coadjuteur de Saint-Boniface, traça les lignes suivantes: "Le 2 juin 1941, nous avons béni l'hôpital La Vérendrye que les Soeurs Grises de Montréal ont construit à Fort Frances. Magnifique construction à l'épreuve du feu, aménagée d'après toutes les exigences modernes, pouvant abriter 55 malades, le nouvel hôpital est un complément très précieux à l'organisation catholique de Fort Frances. . ."

Les ouvrières de la première heure furent: Soeur Sainte-Emilienne, supérieure, Soeurs Alice Gauthier, Rose-Anna Désilets, Thérèse Lefebvre, Léonie Blais, Jeanne Choiselat, Sylvia Gervais et Constance. Elles débutèrent auprès des malades avant l'ouverture officielle de la maison, et la statistique de la première année rend témoignage de l'appréciation générale, de la compétence des médecins et du travail des religieuses. De janvier à décembre 1941, malades reçus, 723; opérations chirurgicales, 372; pansements, 544; prescriptions remplies, 2,300; baptêmes d'enfants, 2; retours à Dieu 14.

L'hôpital, voisin de l'église paroissiale, domine la rivière La Pluie. Son nom rappelle au hardi floteur de bois comme au joyeux canotier le nom de l'héroïque explorateur de l'Ouest canadien, le Sieur de La Vérendrye.

Le sanatorium et les hôpitaux de Berens River et Sainte-Rose que nous n'avons que mentionnés, appellent une esquisse plus détaillée.

SANATORIUM SAINT-BONIFACE

Saint Vital

QUAND les premières Soeurs Grises arrivèrent à la Rivière-Rouge, les affections pulmonaires—vulgairement nommées "consomption" — étaient déjà assez fréquentes dans la colonie. De 1844 à 1860 trois jeunes tuberculeuses, recueillies et soignées par nos Soeurs, mou-



Chapelle



Sanatorium Saint Boniface



Preventorium

rurent au couvent. Il semble donc dans l'ordre que la communauté ait adopté cette oeuvre dans la pensée de protéger les âmes tout en soulageant les corps. Apostolat, voilà donc encore le premier but providentiellement secondé par les circonstances.

Aucun hôpital pour les tuberculeux n'existait encore au Manitoba en 1900. L'hôpital Saint Roch, à son ouverture, réserva 18 lits pour cette classe de malades. En 1910, un sanatorium provincial fut ouvert à Ninette, et en 1911 l'hôpital King Edward fut établi pour les tuberculeux de Winnipeg.

Le dispensaire, ouvert à l'hôpital Saint-Boniface en 1924, découvrait de nombreux cas autour de nous; le problème de les isoler et de leur procurer les soins nécessaires restait sans solution. Durant ce temps le Docteur Stewart, surintendant de Ninette, poursuivait une enquête qui, en 1928, révélait 1,300 cas de tuberculose dans la province. Il fit des démarches auprès du gouvernement provincial pour la construction d'un troisième sanatorium, mais l'insuffisance des fonds votés l'obligea à modifier son plan: une clinique et un sanatorium pour les enfants seulement, devinrent son objectif. Ceci n'améliorait aucunement la situation à Saint-Boniface. Juste à ce moment, un don fait à l'Institut, permit aux Soeurs Grises de s'offrir pour ériger un sanatorium avec un pavillon destiné aux enfants. L'offre acceptée, le site fut choisi à Saint-Vital (cinq milles et demi de Saint-Boniface), assez rapproché pour jouir des avantages de la ville et cependant, assez éloigné pour favoriser la tranquillité et le repos des malades.

Soeurs Rose Letellier, supérieure, et les Soeurs Victoire Delorme, Clara Nadeau, Alice Quenneville, Emilienne Gaboury, Marie-Reine St-Jacques, Agnès Berthiaume, Brigitte Laporte et Cécile Gaudet, furent les fondatrices choisies. Elles se rendirent à leur nouvelle mission le 14 septembre 1931.

Le soir même de l'ouverture officielle, 5 octobre 1931, 32 malades étaient hospitalisés. Le nombre s'accrut rapidement. Les 250 lits à la disposition des adultes et les 50 lits pour les enfants au pavillon devinrent bientôt insuffisants. La construction d'un étage à une aile de la bâtisse principale et un autre au pavillon augmentèrent à 300 le nombre de lits.

Les adultes jouissent d'un ouvroir qui leur permet de briser la monotonie de leurs loisirs en s'occupant d'une manière utile et agréable; en outre, ceux qui désirent compléter ou perfectionner leur instruction sont à même de suivre des cours par correspondance. Les enfants sont également favorisés. Un horaire du temps adapté aux traitements et aux heures de repos, par une institutrice, leur procure des heures de classe aussi instructives que plaisantes.

Les médecins en charge ont reçu un entraînement spécial au soin de la tuberculose; et les malades sont soignés par un personnel complet de gardes-malades religieuses et laïques compétentes.

Le travail, quoique de longue haleine, est néanmoins consolant. L'année 1943 indique 280 lits à la disposition des malades; 178 opérations; 3,619 traitements; 5,642 ordonnances remplies, 4,140 pansements; 5 baptêmes; 4 conversions.

HOPITAL ET ECOLE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES Berens River

LA mission de Notre-Dame-des-Neiges est située sur la rive est du lac Winnipeg, à L'embouchure de la rivière Berens, soit 200 milles au nord de Saint-Boniface.

Il y avait au moins cinquante-deux ans que l'homme de

la prière parcourait ces vastes régions, domaine des Sauteurs, et vingt-cinq ans qu'il résidait en permanence à la rivière Berens lorsque la mission fut ouverte aux Soeurs Grises.

Le Révérend Père P. Vales, O.M.I., fut le premier missionnaire attiré de Berens River. Il fit construire une église en 1912. Une école de jour (externat) fut ouverte en 1918.

De tout temps, l'on avait songé à procurer les avantages d'une école-résidentielle aux enfants. La construction fut élevée en 1936 et les Missionnaires Oblates du Sacré-Coeur et de Marie Immaculée, en prenant la direction de l'école, devaient relever le Révérend Frère E. Leach, O.M.I., de ses fonctions d'instituteur qu'il remplissait depuis une vingtaine d'années, et le suppléer dans les soins qu'il donnait aux malades de la réserve.

Cependant les Indiens, satisfaits de leur externat, préféraient un hôpital, et le gouvernement canadien acquiesça à leur désir. Ce changement d'oeuvre nécessitait un changement de personnel. Les Constitutions des Missionnaires



L'hôpital de Berens River

Oblates ne comportant pas l'oeuvre des hôpitaux, les religieuses se retirèrent après une année de généreux dévouement. Les Soeurs Grises répondirent à l'appel du Révérend

Père E. Lamontagne, O.M.I., supérieur provincial, et le 7 septembre 1937, après un trajet de trente heures sur le lac Winnipeg, Soeur Marie du Carmel, supérieure, Soeurs M. L. Lacroix, Armandine Savoie, Maria Benoit, et Jeanne Morand entraîent au port de Berens River. Dès le lendemain, sous la protection de la douce Vierge Marie dont on fêtait la nativité, elles firent l'inauguration des consultations médicales, de la distribution des médicaments et des visites à domicile; puis l'hôpital ouvrit ses portes.



La religieuse garde-malade de Berens River amène une patiente à l'hôpital.

Durant les quatre premiers mois, les religieuses enregistrèrent 27 malades, 234 jours d'hospitalisation, 226 remèdes servis à l'extérieur, 29 pansements, 5 traitements divers, 3 extractions dentaires et 48 visites à domicile.

Depuis lors, le travail se continue; des travaux de tous genres se présentent et le rapport des oeuvres, à date, est plus que satisfaisant. Qu'on en juge par les chiffres suivants: malades hospitalisés, 641; jours d'hospitalisation, 10,740; prescriptions remplies, 10,420; consultations, 5,119; veilles à domicile 35; baptêmes d'adultes, 15; baptêmes d'enfants, 26; retours à Dieu, 13; orphelins et enfants protégés, 12 en moyenne par année .

En temps de petites épidémies, la garde-malade consacre presque 24 heures par jour aux appels et aux randonnées, de sorte que pendant des semaines elle n'a pas



Famille sauleuse de Berens River

l'aubaine d'une nuit entière. Car en dehors de la réserve qui compte 300 âmes, une trentaine de familles blanches et métisses au service de la Compagnie du "Transport Patricia" sont établies dans le district pour aider au transport de l'ap-



Soeurs Grises de Berens River sur le lac Winnipeg

provisionnement et du minéral d'or des mines de Berens River situées à quelque 125 milles de la mission. En outre, le bureau de santé entend-il parler d'un cas contagieux, ordre est aussitôt donné d'immuniser tous les gens qui, eux, ne croient pas devoir se déranger pour si peu. . . Et la religieuse garde-malade parcourt le district pendant deux ou trois jours, selon le cas, pour suppléer le médecin qui ne visite la réserve qu'une ou deux fois l'année.

L'enseignement aux enfants est essentiel. Une moyenne de 35 élèves fréquentent la classe. Le programme d'études et de travaux manuels combinés leur procure l'avantage d'une meilleure éducation que le gouvernement favorise en fournissant l'accommodation—machine à coudre et métier—et la minime partie du matériel.

Les Indiennes aiment la couture, le tricot, la broderie de soie et de perles, le tissage, et elles sont habiles dans l'exécution de ces divers ouvrages. Les femmes s'y intéressent aussi; elles vont à l'hôpital faire le raccommodage de leurs vêtements; elles refont le linge usagé donné à la mission et passent des heures entières à travailler le métier, sous la direction des religieuses, bien entendu. Au cours de l'hiver 1942-1943, religieuses, femmes et enfants ont sorti du métier 72 verges de serviettes de toilette, 24 verges de débarbouillettes, 32 verges de matériel pour rideaux, 31 verges de "catalognes" 84"x64", et quelques écharpes.

HOPITAL SAINTE-ROSE-DU-LAC

C'EST à l'heureuse inspiration et au zèle persévérant de M. l'Abbé E. Théoret que l'hôpital Sainte-Rose doit l'existence.

Le dévoué curé, déplorant que les malades de sa paroisse fussent obligés de se rendre à Dauphin où ils étaient traités dans un milieu étranger à leur foi, conçut le projet d'un hôpital à Sainte-Rose.

A ses premières démarches auprès des Soeurs Grises, en avril 1935, il exposa les avantages spirituels et temporels que procurerait un hôpital catholique, dont les localités environnantes pourraient bénéficier. Peu après, Monseigneur M. Kessler, vicaire général du diocèse de Winnipeg, formulait la même demande, fortement appuyée sur le désir de son Excellence Monseigneur A. Sinnott, archevêque de Winnipeg; mais la rareté des sujets et le manque de ressources empêchèrent les Soeurs Grises de donner immédiatement suite à cette requête.

M. L'Abbé Théoret ne se laissa pas déconcerter; au contraire, il mûrit davantage son projet. En 1937, appuyé par le médecin de l'endroit, M. le docteur L. Gendreau, et le ministre de la santé, l'honorable I. B. Griffiths, il fit de nouvelles instances et de longs pourparlers qui eurent pour résultat l'abandon que l'on fit de l'Orphelinat Saint-Joseph pour l'hôpital en question.

Les Soeurs Grises ajoutèrent quelques arpents au terrain octroyé par Son Excellence Monseigneur Sinnott; les travaux de construction, commencés à la mi-septembre 1938, étaient terminés au commencement de février 1939.



L'hôpital Sainte-Rose-du-Lac

Aux Soeurs Berthe Ménard, supérieure, et Berthe Demers se joignirent bientôt les autres fondatrices: Soeurs Sainte-Euphémie, Alice Marcoux, Ann Hopcraft, Eugénie Bilodeau et Anna Gosselin. M. L'Abbé Théoret, remplacé à la cure par le Révérend Père J. Magnan, O.M.I., fut nommé chapelain de l'hôpital.

Les exigences d'une nouvelle installation, si moderne soit-elle, sont assez connues sans qu'il soit nécessaire de les rappeler. Cependant, les religieuses ne manquèrent pas de sympathie, et la reconnaissance leur a fait un devoir d'inscrire dans leurs archives, entr'autres, les noms des Révérendes Soeurs de Notre-Dame des Missions, de Mesdames Dr Gendreau, Bissonnette, et MM. Labossière, Guyot et Dumas, qui ont fait preuve de dévouement et de générosité à leur endroit.

La bénédiction de l'hôpital eut lieu le 7 février 1939. Cette année coïncidait avec le Jubilé d'Or de la fondation de la paroisse. A l'occasion de cette double fête, M. L'Abbé Théoret disait: "1889-1939 sont et resteront deux dates providentielles, deux dates remarquables dans les annales de la paroisse".

Les 46 lits à la disposition des patients furent bientôt occupés, et à la fin de décembre de la première année, il y avait eu 291 entrées, 143 opérations, tant majeures que mineures, 641 pansements, 122 prescriptions remplies, et 15 baptêmes d'enfants.

Sous l'habile direction médicale du Dr Gendreau et la sollicitude des religieuses, le progrès s'annonce consolant et le bien s'accomplit à l'honneur de la religion et à la gloire de Dieu.

Imprimatur:

GEORGES CABANA,
Archevêque Coadjuteur de
Saint-Boniface.

Nihil Obstat:

ANTOINE d'ESCHAMBAULT, ptre,
Censor Librorum.

Saint-Boniface, Man. le 4 avril 1944.



IMPRIMÉ
PAR
CANADIAN PUBLISHERS LIMITED
WINNIPEG